

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

QUINZIÈME NUMÉRO—OCTOBRE 1881

## SOMMAIRE.

	PAGES
ROME.—Lettre Encyclique de N. S. P. le Pape Léon XIII en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi .....	195
CANADA.—Diocèse de St-Germain de Rimouski.....	203
Lettre du R. P. Arnaud, O.M.I., à Mgr Racine, Evêque de Chicoutimi.	208
MISSIONS D'AFRIQUE.—Lettre du R. P. Delorme, de la Cong. du St-Esprit et du S-Cœur de Marie, à Mgr. LeBerre, évêque d'Archis, vicaire apostolique des Deux-Guinées.....	217
AFRIQUE CENTRALE.—Lettre de M. Bouchard, Ptre, Mis. Apost., à M. H Têtu, Ptre, Aumônier, Archev. de Québec, Canada.....	226
Lettre de Mgr Comboni .....	232
Blanche Lermina, ou une Jeune Chétienne de la Nigritie, par Mgr Comboni. Vicaire Apostolique de l'Afrique Centrale .....	239
CANADA.—(Archidiocèse de Québec).—Lettre de M. Drapeau, Ptre, Missionnaire, à M. H. Têtu, Ptre, Aumônier, Archev. de Québec	238
ROME.—Léon XIII et la Propagation de la Foi.—Lettre du R. Père Victor Jouet, Missionnaire du S.-C.....	241
MISSIONS D'ASIE.—Lettre de Mgr Laouénan. Vic. Apost. de Pondichery, à M. Hamet, Chanoine de St-Brieuc, Dir. de l'Œuvre ...	46
MISSIONS D'OCEANIE.—Lettre du R. P. Hilléreau de la Société de Marie, au R. P. Poupinel de la même Société .....	253
VICARIAT APOSTOLIQUE DE NATAL.—Lettre du R. P. Deltour, O. M. I., Mission. à Natal, au R. P. Martinet, de la même Cong.	261
Extraits du Journal du R. P. Baudry, O. M. I., Mission. dans le Vic. de Natal, Aumônier militaire des troupes anglaises.....	268
MISSIONS D'AMÉRIQUE.—Lettre de Mgr Gross, Vic. Apost. de la Caroline Septentrionale, à MM. les Membres des Conseils Centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi .....	279
HOUPÉ MERIDIONAL (Chine).—Lettre du R. P. Benjamin, des Mineurs Observantins, Mission. au Houpé Méridional .....	284
NOUVELLES .....	287

MONTREAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 90, RUE ST. GABRIEL.

1881

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

---

**OCTOBRE 1881**

(NOUVELLE SERIE)

---

QUINZIÈME NUMÉRO

---

MONTREAL:

CIÉ. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 80, RUE ST. GABRIEL.

1881

---

*Permis d'imprimer :*

† EDUARD-CHS, Evêque de Montréal.

# LETTRE ENCYCLIQUE

EN FAVEUR DE

## L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.<sup>(1)</sup>

A TOUS LES PATRIARCHES, PRIMATS, ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES DU  
MONDE CATHOLIQUE, EN GRACE ET COMMUNION AVEC  
LE SIÈGE APOSTOLIQUE.

LÉON XIII, PAPE,

*Vénérables frères,*

*Salut et bénédiction apostolique,*

La cité sainte de Dieu, qui est l'Eglise, n'étant limitée par aucune frontière, a reçu de son fondateur une telle force que chaque jour elle élargit l'enceinte de sa tente et elle étend ses tentes de ses tabernacles. Or, bien que ces accroissements des nations chrétiennes soient dus principalement au souffle intérieur et au secours de l'Esprit-Saint, extérieurement toutefois ils s'opèrent par le travail des hommes et à la façon humaine.

En effet, il convient à la sagesse de Dieu que toutes choses soient ordonnées et menées à leur fin par le moyen qui se rapporte à la nature de chacune d'elles. Mais ce n'est point par le secours d'une seule espèce d'hommes ou d'œuvres que se fait cette accession de nouveaux citoyens à la Jérusalem terrestre. Car tout d'abord ceux là sont au premier rang qui prêchent la parole de Dieu, et c'est ce que Jésus-Christ

---

Nous croyons faire plaisir aux associés de la Propagation de la Foi en leur communiquant aujourd'hui la magnifique Lettre Encyclique de Notre Très Saint Père le Pape, en date du 8 décembre dernier, en faveur de l'œuvre si importante de la Propagation de la Foi.

nous a enseigné par ses exemples et ses préceptes. C'est aussi sur quoi insistait l'apôtre saint Paul en ces termes : *Comment croira-t-on à celui qu'on n'aura pas entendu ? Et comment entendra-t-on sans quelqu'un qui prêche ? Donc la foi vient de l'audition, et l'audition s'obtient par la parole de Jésus-Christ.* Mais cette fonction appartient à ceux qui ont été consacrés régulièrement à cet effet.

Or, ces prédicateurs reçoivent surtout aide et secours de ceux qui ont coutume soit de leur fournir les ressources tirées des choses extérieures, soit de leur obtenir les grâces célestes par des prières adressées à Dieu. C'est pourquoi l'Évangile loue les femmes qui donnaient de leurs biens à Jésus-Christ prêchant le royaume de Dieu, et saint Paul atteste qu'à ceux qui annoncent l'Évangile, il a été accordé par la volonté de Dieu qu'ils vivent de l'Évangile. Semblablement, nous savons que Jésus-Christ, parlant à ses disciples et à ses auditeurs, leur a donné cet ordre : *Priez le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson*, et que ses premiers disciples, à la suite des apôtres, avaient coutume de s'adresser à Dieu en ces termes : *Accordez à vos serviteurs de publier votre parole en toute confiance.*

Ces deux sortes de secours qui consistent à donner et à prier ont cela de particulier, qu'étant très utiles pour étendre plus au loin les frontières du royaume des cieux, ils peuvent facilement être procurés par tous les hommes de quelque rang qu'ils soient. En effet, quel est le chrétien de si petite fortune qui ne puisse offrir une faible obole, et quel est l'homme, si occupé de grandes affaires qu'on le suppose, qui ne puisse quelquefois prier Dieu pour les messagers du saint Évangile ! Or, les hommes apostoliques ont toujours eu coutume de fournir ces sortes de secours, et spécialement les Pontifes romains, à qui incombe surtout le soin de la propagation de la foi. Néanmoins, les moyens de se les procurer n'ont pas toujours été les mêmes, mais ils ont été divers et variés, selon la variété des lieux et la diversité des temps.

À notre époque, on se plaît à poursuivre les entreprises difficiles en associant les conseils et les forces de plusieurs, aussi avons-nous vu partout se fonder des Sociétés ; quelques-

unés ont même été établies dans le but de propager la religion dans certaines contrées. Mais celle qui brille entre toutes les autres, c'est la pieuse association qui a pris naissance en France à Lyon, il y a près de soixante ans, et qui porte le nom de *Propagation de la Foi*. Tout d'abord elle eut pour but de venir en aide à certaines Missions d'Amérique; mais bientôt, comme le grain de sénévé, elle grandit et devint un arbre immense, dont les branches portent au loin le feuillage, et aujourd'hui elle étend son action bienfaisante à toutes les missions, sur tous les points de la terre. Cette illustre institution a été promptement approuvée par les pasteurs de l'Eglise et honorée par eux d'abondants témoignages d'éloges. Les Pontifes romains Pie VII, Léon XII, Pie VIII, nos prédécesseurs, la recommandèrent vivement et l'enrichirent d'indulgences.

Elle fut favorisée avec beaucoup plus de sollicitude encore et embrassée avec une charité vraiment paternelle par Grégoire XVI qui, dans sa lettre encyclique, publiée le 15 août de la quarantième année de ce siècle, a porté sur cette institution le jugement que voici : " C'est une œuvre assurément très grande et sainte, que Nous estimons très digne de l'admiration et de l'amour de tous les bons, celle qui est soutenue, accrue, fortifiée par les modiques offrandes et les prières quotidiennes adressées à Dieu par chacun des fidèles; celle qui a été fondée pour subvenir aux ouvriers apostoliques, pour exercer envers les néophytes les œuvres de la charité chrétienne et pour délivrer les fideles de l'assaut des persécutions. Et il faut croire que ce n'est pas sans une disposition particulière de la Providence qu'en ces derniers temps elle ait été d'un si grand avantage et d'une si grande utilité pour l'Eglise. En effet, lorsque l'ennemi infernal assaille l'épouse bien-aimée du Christ par des machinations de toutes sortes, il ne pouvait rien lui arriver de plus opportun que de voir les chrétiens fidèles s'enflammer du désir de propager la vérité catholique, et unir les efforts de leur zèle et de leurs ressources pour s'efforcer de gagner tout le monde à Jésus-Christ." Après avoir ainsi parlé, Grégoire XVI exhortait les évêques à travailler avec soin, chacun dans son diocèse, pour qu'une

institution si salubre prit chaque jour de nouveaux accroissements.

Pie IX, de glorieuse mémoire, ne s'écarta pas des traces de son prédécesseur ; car il ne laissa échapper aucune occasion de favoriser une Société si méritante, et d'augmenter encore sa prospérité. En effet, par son autorité, de plus amples privilèges d'indulgences pontificales furent conférés aux associés ; la piété des chrétiens fut excitée à venir au secours de cette œuvre, et les principaux de ses membres, dont on avait constaté les mérites singuliers, furent revêtus de diverses marques d'honneur ; enfin, certaines institutions, qui s'étaient adjointes à elle pour la seconder, furent hautement louées et exaltées par le même Souverain Pontife.

Dans le même temps, grâce à l'émulation de la piété, deux autres Sociétés se fondèrent ; l'une s'appela *la Sainte Enfance de Jésus* et l'autre *Ecoles d'Orient*. La première se proposait de sauver et d'amener aux habitudes chrétiennes les malheureux enfants que leurs parents, poussés par la paresse ou la misère, exposent inhumainement, surtout dans les pays chinois, où cette coutume barbare est plus en usage. Ce sont ces enfants que recueille avec tendresse la charité des fidèles, qu'elle rachète parfois et qu'elle s'efforce de laver dans les eaux de la régénération chrétienne, afin qu'ils grandissent, avec l'aide de Dieu, pour l'espoir de l'Eglise, ou tout au moins que, s'ils viennent à mourir, le moyen leur soit donné d'acquiescer le bonheur éternel.

L'autre Société que nous avons mentionnée s'occupe des adolescents et cherche, par tous les moyens, à leur inculquer la saine doctrine, en même temps qu'elle veille à écarter d'eux les périls de la fausse science à laquelle ils sont souvent exposés en raison de leur imprudente curiosité d'apprendre.

Du reste, l'une et l'autre Société viennent au secours de la Société plus ancienne qui porte le nom de Propagation de la Foi, et, unies avec elle par un pacte amical, elles conspirent au même but en s'appuyant aussi sur l'aumône et les prières des nations chrétiennes ; car toutes ont pour objet d'amener, par la diffusion des lumières de l'Evangile, le plus grand nombre possible de ceux qui sont en dehors de



l'Église à connaître Dieu et à l'adorer, avec celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ. C'est donc avec raison que notre prédécesseur Pie IX, ainsi que nous l'avons indiqué, a loué dans des lettres apostoliques ces deux institutions et leur a libéralement octroyé de saintes indulgences.

Ces trois Sociétés ont donc fleuri avec la faveur marquée des Souverains Pontifes et n'ont jamais cessé de poursuivre leur œuvre avec un zèle sans rivalité; aussi on les a vues produire d'abondants fruits de salut, aider puissamment notre Congrégation de la Propagande à soutenir la charge des missions, enfin prospérer au point de donner pour l'avenir l'heureux espoir d'une plus ample moisson. Mais les orages nombreux et violents qui ont été déchaînés contre l'Église dans les contrées depuis longtemps éclairées par la lumière évangélique ont causé du dommage même aux œuvres destinées à civiliser les nations barbares. Beaucoup de causes, en effet, sont venues diminuer le nombre et la générosité des associés. Et certes, quand tant d'idées perverses, répandues dans le peuple, aiguïssent les appétits terrestres et bannissent l'espérance des biens célestes, qu'attendre de ceux qui ne se servent de leur esprit que pour désirer, et de leur corps que pour se procurer le plaisir? Ces hommes-là demandent-ils avec instances à Dieu de se laisser toucher et d'amener par sa grâce victorieuse à la divine lumière de l'Évangile les peuples assis dans les ténèbres? Subviennent ils aux prêtres qui travaillent et combattent pour la foi? Le malheur des temps est venu aussi diminuer les dispositions généreuses des personnes pieuses elles-mêmes, soit que l'étendue de l'iniquité ait refroidi la charité de beaucoup, soit que la gêne domestique, les perturbations politiques, sans compter la crainte de temps plus mauvais encore, les aient rendues pour la plupart plus économes et moins disposées à l'aumône.

Par contre, de nombreuses et lourdes nécessités accablent et pressent les missions apostoliques; le recrutement des ouvriers évangéliques deviendra chaque jour plus difficile, et il pourra ne pas s'en trouver d'aussi nombreux et d'aussi zélés pour remplacer ceux que la mort a enlevés, que la vieillesse a accablés, que le travail a brisés. Car nous

voyons les familles religieuses d'où sortaient un grand nombre de missionnaires, dissoutes par des lois iniques, les clercs arrachés de l'autel et astreints au service militaire, les biens de l'un et l'autre clergé partout mis en vente et condamnés.

En outre, de nouvelles routes ayant été ouvertes, par suite d'une exploration plus étendue des lieux et des peuples, vers des contrées tenues jusque-là pour impraticables, des expéditions multiples de soldats du Christ se sont formées et de nouvelles stations ont été établies; aussi demande-t-on aujourd'hui beaucoup d'ouvriers pour se dévouer à ces missions et leur apporter un concours opportun.

Nous passons sous silence les difficultés et les obstacles nés des contradictions. Souvent, en effet, des hommes fallacieux, des semeurs d'erreurs, se donnent pour des apôtres du Christ et, abondamment pourvus des ressources humaines, entravent le ministère des prêtres catholiques, se glissent à leur place ou élèvent chaire contre chaire, et par leurs efforts rendent douteuse la voie du salut à ceux qui entendent annoncer la parole de Dieu autrement par les uns et les autres. Plût à Dieu qu'ils ne réussissent point dans leurs artifices! Mais combien il est regrettable que tels et tels qui ont en dégoût de pareil maîtres ou qui ne les ont jamais connus et qui aspirent après la pure lumière de la vérité, n'aient souvent pas un apôtre pour les instruire de la saine doctrine et les amener dans le sein de l'Eglise! Petits enfants, ils demandent du pain, et il n'y a personne pour leur en donner; les pays sont comme une moisson blanchissante, et cette moisson est riche mais les ouvriers sont peu nombreux et ils le seront peut-être encore moins.

Puisqu'il en est ainsi, vénérables frères, Nous estimons qu'il est de notre charge de stimuler le zèle pieux et la charité des chrétiens, pour qu'ils s'efforcent; soit par leurs prières soit par leurs aumônes, d'aider l'œuvre des missions et de favoriser la propagation de la foi. Le bien qu'on se propose, les fruits à recueillir, montrent l'importance de cette sainte entreprise. Elle a, en effet, pour objet direct la gloire du nom de Dieu et l'extension du règne de Jésus-Christ sur la terre; elle est aussi un bienfait inappréciable pour ceux

qui sont tirés de la fange du vice et des ombres de la mort ; car, non-seulement ils deviennent aptes au salut éternel, mais ils sont amenés de la barbarie et d'un état de mœurs sauvages à la plénitude de la civilisation. De plus, elle est pour ceux qui y participent grandement utile et fructueuse, puisqu'elle leur assure les richesses spirituelles, leur fournit un sujet de mérite, et leur donne, pour ainsi dire, Dieu comme débiteur.

Vous donc, vénérables frères, qui êtes appelés à partager notre sollicitude, Nous vous exhortons de plus en plus à vous efforcer unanimement de venir en aide avec zèle et ardeur aux missions apostoliques, mettant en Dieu votre confiance et ne vous laissant effrayer par aucune difficulté. Il y va du salut des âmes pour lequel notre Rédempteur a donné sa vie et nous a confié à nous évêques et prêtres l'œuvre sainte de compléter son corps. C'est pourquoi, eu restant chacun au poste où Dieu nous a placés et à la garde du troupeau qu'il nous a confié, efforçons-nous ardemment d'apporter aux saintes missions les secours qui, Nous vous l'avons rappelé, sont en usage depuis le commencement de l'Eglise, à savoir la prédication de l'Évangile aidée par la prière et les aumônes des fidèles.

Si donc vous connaissez des hommes zélés pour la gloire de Dieu et en même temps disposés et aptes à partir pour ces saintes expéditions, encouragez-les, afin que la volonté de Dieu étant bien connue et manifestée, ils n'écoutent point la chair et le sang, mais se hâtent plutôt de répondre à l'appel du Saint-Esprit. auprès des autres prêtres, des ordres religieux de l'un et de l'autre sexe, de tous les fidèles enfin confiés à vos soins, insistez pour qu'ils méritent par leurs prières incessantes d'obtenir le secours divin en faveur des semeurs de la parole de Dieu. Que ceux qui prient invoquent la Vierge, Mère de Dieu, qui a la puissance de détruire tous les monstres des erreurs, et son très pur époux, que plusieurs missions se sont déjà donné pour gardien et pour protecteur, et que dernièrement le Siège apostolique a établi patron de l'Eglise universelle ; et aussi les princes et tout le collège des apôtres, d'où est partie la première prédication de l'Évangile dans l'univers entier ; enfin, tous les hommes

éminents en sainteté qui ont consumé leurs forces dans ce ministère ou ont répandu leur vie avec leur sang. Qu'à la prière suppliante s'ajoute l'aumône, dont l'efficacité est telle qu'elle fera de ceux qui sont le plus éloignés et le plus occupés d'autres choses, les coadjuteurs des hommes apostoliques, les associés de leurs travaux et de leurs mérites. A notre époque, beaucoup souffrent de gênes de famille, mais qu'aucun fidèle pour cela ne se décourage ; la cotisation demandée pour cette œuvre ne peut être à charge à personne, quoiqu'avec beaucoup de petites souscriptions mises en commun on arrive à se procurer des ressources assez considérables.

Que chacun donc, sur vos exhortations, vénérables frères, considère que sa libéralité bien loin de lui nuire lui profitera, parce qu'on prête à Dieu en donnant à l'indigent ; aussi la pratique de l'aumône a-t-elle été appelée la plus fructueuse de toutes les opérations. En effet, si, au témoignage de Jésus-Christ lui-même, celui qui aura donné un verre d'eau froide à l'un des plus petits, ne perdra pas sa récompense, il aura certes un très grand mérite celui qui, par la moindre obole offerte aux saintes missions et par des prières, exerce des œuvres de charité, œuvres à la fois nombreuses et variées, que les Saints Pères ont proclamées divines entre toutes, puisque par elles on devient l'auxiliaire de Dieu pour le salut du prochain.

Nous sommes assuré, vénérables frères, que, réfléchissant à ces choses, et enflammés par vos exhortations, tous ceux qui se glorifient du nom de catholiques, ne manqueront pas à ce devoir de piété qui Nous est tant à cœur. Oui, leurs efforts pour l'extension du royaume de Jésus-Christ ne se laisseront pas vaincre par le zèle et l'habileté de ceux qui travaillent à propager la domination du prince des ténèbres.

Dans cette espérance, priant Dieu d'être propice aux pieuses entreprises des nations chrétiennes, Nous vous donnons très affectueusement dans le Seigneur comme témoignage de notre spéciale bienveillance, la bénédiction apostolique, à vous vénérables frères, au clergé et au peuple confié à votre vigilance.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 3 décembre, MDCCCLXXX,  
la troisième année de Notre pontificat.

LEON XIII, PAPE.

# Diocèse de St-Germain de Rimouski.

ST-EDOUARD DES MÉCHINS, 29 mars 1881.

*A Monseigneur de Rimouski,*

*Monseigneur,*

Permettez-moi de vous donner un aperçu de la manière dont votre missionnaire des Méchins emploie son temps.

Après avoir visité mes voisins (vous savez par quels chemins) et leur avoir prêté mon faible secours auprès de leur peuple, je me suis occupé de ceux qui me sont confiés et qui voient pour la première fois un prêtre résidant au milieu d'eux. Pour satisfaire leur avidité, j'ai commencé par une petite retraite, avec deux instructions par jour, aux Capucins. Ayant fait accomplir le devoir pascal en ce lieu, je me suis acquitté de la même tâche aux Méchins, puis aux Grosses Roches. Après un jour et demi de travail et au plus fort d'une tempête, j'ai été appelé pour une femme qui se mourait dans le bas des Petits Méchins. Parti à minuit à travers les neiges qui bouchaient les chemins, je n'ai été rendu qu'à sept heures.

Mon début a été aussi laborieux que je pouvais le supprimer; mais j'ai grande compassion de ces braves gens. Toute la nourriture d'un bon nombre consiste dans des patates et de la soupe à l'orge; quelques-uns font de la galette avec une espèce de sarrazin, à l'amertume duquel on ne s'accoutume qu'à la longue. Néanmoins, les gens ont du courage: ils ont placé d'assez beaux bancs dans la chapelle de St-Edouard; j'avais donné un modèle, et chacun a fait le sien. J'ai fait transporter sur place le bois nécessaire à la construction d'une grange, dont le pauvre missionnaire aura l'usage vers le milieu de juillet. Comment ne pas être content d'une population aussi bien disposée? Je n'ai qu'un signe à faire et l'on s'empresse d'exécuter ce que je demande. Il

y a parmi eux du zèle pour l'instruction ; dans son rapport annuel, M. l'inspecteur Bégin a mis l'école des Capucins en tête de toutes les écoles élémentaires de son district. J'en suis tout fier ; mais je suis affligé d'un autre côté de voir le petit encouragement donné à ces pauvres municipalités par le département ; dix et quinze piastres ne sont certainement pas assez.

Les habitants des Capucins m'ont causé une surprise. Dans une de mes missions, j'avais demandé s'il serait possible de construire une petite sacristie qui servirait en même temps de logement au curé. Eh bien ! dès le lendemain de mon départ, le bois était rendu sur le terrain ; vingt-quatre heures après il était taillé ; et, au bout de huit jours, l'édifice était levé, couvert en bardeaux, les planchers finis. Cette sacristie a 18 pieds sur 12 ; on y fait une petite chambre. Il paraît que l'on a un poêle à y mettre, et le tout a été payé par souscription ; les bancs de la chapelle de St-Paul sont loués.

---

8 mai.

Je sors du bois extrêmement fatigué ; mais il faut que je rende compte de mon expédition.

Avec quatre vieux trappeurs, accoutumés à parcourir la forêt dans leurs chasses, j'ai passé huit jours à l'exploration de l'intérieur de ma mission. J'ai couché tantôt sur la neige, tantôt dans une cabane faite par mes hommes, et je ne me suis jamais mieux porté. J'ai marché à la raquette aussi bien que mes guides, sauf le premier jour, où je faisais mon apprentissage. Je crois bien avoir diminué d'une vingtaine de livres durant ce voyage, mais je pouvais faire ce sacrifice sans danger.

Voici le résultat de mon examen de la contrée : Depuis le quatrième rang jusqu'aux Chickchocs le terrain est uni ; on ne peut imaginer une plus belle vallée. Il s'y formera des paroisses comme il n'y en a pas dans tout le diocèse. J'ai visité du pays, j'ai vu en particulier l'Etat du Minesota que l'on appelle le grenier des Etats-Unis, et je n'ai trouvé nulle part un meilleur sol. Les hommes qui m'accompagnaient et que j'ai choisis exprès pour cela sont les premiers à expri-

mer cette opinion. Rien n'est plus beau que ces terres : dans l'espace de onze milles, je n'ai pas vu une élévation, pas un monticule. Il y a quelques cours d'eau, de jolis lacs ; le bois est très gros, et je crois sincèrement qu'il ne serait pas très difficile de passer en charrette dans cette magnifique forêt, les arbres étant éloignés les uns des autres. Au pied des montagnes, j'ai trouvé un défrichement ou abattis de deux milles de long sur un demi-mille de large, causé sans doute par une trombe. C'est là que j'ai pu mieux constater la richesse du sol. Pas une roche pour ainsi dire ; les essences sont l'épinette, le bouleau le cormier, l'aulne et le merisier dans certains endroits. J'ai vu aussi de magnifiques érablières.

Pour que ces terres se prennent, il faut que le gouvernement les fasse arpenter. Une fois ce territoire bien connu, les colons s'empresseront de s'y rendre, je n'en ai aucun doute. En attendant cet accroissement de population, voici le recensement de mon petit troupeau :

A St-Edouard des Méchins .....	259 âmes.
A St-Paul des Capucins .....	144 "
Aux SS. Sept Frères des Grosses-Roches.....	215 "
	<hr/>
	618 "

J'ai l'honneur, etc.,

LOUIS PAQUET, Ptre., missionnaire.

SHELDRAKE, côte du Labrador, 25 mars 1881.

A Monsieur le Grand Vicaire Langevin,

Monsieur,

Vous me demandez des détails sur mes missions : je profite d'un moment d'arrêt et du départ de la malle pour vous les fournir.

A Ste-Marguerite et aux Sept-Ilus, il y a une chapelle bâtie pour les sauvages : mais la mission pour les blanches s'y donne aussi. La population est de quatre vingt-huit personnes. Les 28 enfants en âge d'aller à l'école sont ins-

truits par un maître sorti de l'école normale; les pères de famille ont fait une souscription, et le gouvernement ajoute une petite somme sur le fonds des municipalités pauvres. Cet octroi est en grande partie dû à la recommandation de M. le juge O'Brien, qui a rendu témoignage, dans son rapport officiel, à la bonne volonté et au peu de ressources de la population.

La chapelle de la Rivière-au-Tonnerre est à présent convenable, et on y peut faire la mission l'hiver aussi bien que l'été; la population qui s'y réunit des postes voisins est en tout de cent-deux personnes.

Je puis en dire autant de la chapelle de la Rivière-à-la-Pie (Magpie); elle est terminée et sert à une population de cent soixante-une âmes.

Les vingt-cinq familles qui résident à la Rivière St-Jean ont eu le zèle de rendre leur chapelle propre au culte: elles ont aussi du succès pour la pêche. "C'est une des plus importantes stations de pêche de toute la côte, et une bonne école régulièrement organisée y a été tenue pendant deux ans," suivant que l'a constaté M. O'Brien dans son rapport. Population 175 âmes.

A Betchouan, la pauvreté a empêché jusqu'à présent la construction d'une chapelle; la mission se fait dans une maison particulière, quoiqu'il y ait 68 communians. Il y a une école fréquentée par 23 enfants; M. O'Brien mentionne le fait remarquable que le maître, M<sup>r</sup> Couture, a 34 ans de services scolaires, et il ajoute "qu'il est très compétent." D'après mon recensement, il y a 108 personnes dans ce poste.

A la Longue-Pointe, il n'y a pas non plus de chapelle; les 46 communians se réunissent dans une maison ordinaire pour la mission; je compte ici 83 âmes sans y comprendre les protestants.

Sur l'île d'Anticosti, il n'y a vraiment que deux postes, à part les familles des gardiens des différents phares. Le principal poste est celui de la Baie des Anglais, où il y a 225 catholiques, qui ont bâti une chapelle. J'aime à citer ici ce que dit M. O'Brien de l'école du lieu; "C'est à la Baie des Anglais, dit-il, à deux milles de l'extrémité ouest de l'île, que se trouve l'école fondée en 1878. L'instituteur est un Jersais catholique, M. Frs. Cabot. Je ne saurais trop louer la bonne tenue



des enfants fréquentant cette école, au nombre de 52. La bâtisse scolaire est spacieuse et avantageusement située au centre du village ; le mobilier, livres, cartes, etc., ne laissent rien à désirer, M. Cabot à l'air très compétent et sa classe est la seule dans tout le comté de Saguenay où les deux langues française et anglaise sont enseignées. Les enfants ont une bonne méthode de lecture et leurs cahiers d'écriture indiquent beaucoup de progrès d'une année à l'autre."

Le second poste est celui de l'Anse aux fraises, où sont desservies les familles dispersées sus la côte. La population est de 141 ; l'école est tenue par une maîtresse et fréquentée par 26 enfants. Cette mission a aussi l'avantage de posséder une chapelle.

Il n'y a pas plus de 6 familles catholiques dans les autres endroits de l'île.

Moisie a bien diminué depuis que les usines sont abandonnées ; il n'y a plus que 119 âmes. La chapelle a été transportée de l'autre côté de la rivière dans le courant de l'hiver.

A Sheldrake la mission se fait encore dans une maison particulière pour les gens de ce poste et de la Petite-Rivière ; j'y compte 102 âmes, plus quelques protestants. L'un d'eux s'est converti au catholicisme dans le cours de l'année, un autre avait fait son abjuration l'année précédente. Je serais heureux de les voir tous ouvrir les yeux à la lumière ; ils ne sont pas nombreux sur la côte.

Aux Sept Iles.....	3 familles.
A la Rivière au Tonnerre.....	7 "
A la Rivière St-Jean.....	1 protestant.
A la Longue Pointe.....	14 "
A Sheldrake .....	9 "
A la Baie des Anglais .....	58 "
A la Pointe du Sud-Ouest.....	24 "
A la Baie du Renard.....	99 "

J'ai fait dans l'année 74 baptêmes et 8 sépultures, en sorte que l'augmentation de la population a été de 66, sans compter les nouvelles familles arrivées. J'ai célébré 15 mariages et j'ai fait faire la première communion à 10 enfants.

Voilà le résultat de mon travail dans ces missions si difficiles ; je prie Notre Seigneur de le faire fructifier.

R. BEAUMONT, Ptre., missionnaire.

# Lettre du Révérend Père Arnaud, O. M. I.

BETSIAMIS, Janvier, 1881.

*A Monseigneur Dominique Racine, Evêque de Chicoutimi.*

*Monseigneur,*

Dans l'ouvrage que Monsieur Arthur Buies vient de faire paraître sur le Saguenay, ce bon monsieur ne nous accuse de rien moins que de vols et de déprédation. Je ne veux point, Monseigneur, me faire le panégyriste des missionnaires Oblats qui ont travaillé avec tant de zèle et de désintéressement dans ce vaste champ du Saguenay, qui forme aujourd'hui la plus grande partie de votre diocèse. Votre Grandeur connaît depuis longtemps les œuvres de nos Pères. Je veux seulement rassurer les lecteurs des annales et leur dire ainsi qu'aux âmes généreuses de la Propagation de la Foi : que la vie et les actions du missionnaire seront toujours nobles, et grandes comme toutes les œuvres catholiques.

Pour l'explication de notre sujet, remontons à l'origine. C'est en 1844, que nos Pères furent envoyés dans le Saguenay pour y exercer le Saint-Ministère. C'était alors le temps héroïque. Le Saguenay venait d'être ouvert à la colonisation. Ses riches pinières et ses terres arables, qui s'étendaient à perte de vue, y attiraient un nombre considérable de personnes toutes désireuses d'y faire fortune. On peut diviser en deux classes ces nouveaux colons qui se précipitent pêle-mêle dans cette nouvelle contrée où ils peuvent trouver la réalisation de leur rêve : 1<sup>o</sup> les familles qui se trouvaient à l'étroit dans leur paroisse, ou qui voulaient agrandir leurs biens afin d'établir leurs enfants ; 2<sup>o</sup> ceux qui sont toujours à la recherche de la fortune, des émotions, qui ne se plaisent que dans les changements et les aventures. Dans cette dernière catégorie, plusieurs venaient cacher dans les

montagnés du Saguenay une vie pas mal scabreuse. Les hommes changeaient de place, mais partout où ils allaient, ils portaient leurs vices. Remarquez qu'à cette époque aucun code de lois n'avait été promulgué dans cette contrée qui passait alors pour le bout du monde et la Sibérie du Canada. La seule loi en vigueur, c'était la raison du plus fort ; tel était l'état de Chicoutimi et de la Grande Baie lorsque nos Pères y apparurent.

Heureusement que le R. P. Jean-Baptiste Honorat, ou le Père Supérieur, comme on l'appelle encore, fut le plus fort, et sut, par son ascendant, maîtriser cette population. Il ne me convient pas de faire ici son éloge ; on pourrait me taxer de partialité. Le bon Père a passé cinq ans dans le Saguenay en y faisant le bien. Il a été récévdir au ciel la récompense de ses mérites. Les deux PP. Flavien et Eusèbe Du Rocher, qui ont été ses compagnons de fatigues et de peines, l'ont suivi quelques années après dans la tombe. Un autre de ses compagnons quitte ce champ de bataille, après avoir parcouru le Saguenay, dans tous les sens, couchant bien souvent à la belle étoile, n'ayant qu'un biscuit dur, ou un morceau de pain d'orge à manger. Il dit un jour à son Supérieur : Père, je suis à présent aguerri aux veilles, à la fatigue et à la faim ; je puis faire un trappiste. Peu de jours après, il prenait le chemin de l'Europe, allait s'enfermer au monastère d'Aiguesbelle pour y faire son noviciat. Ce jeune missionnaire Oblat devenu trappiste était envoyé quelques années plus tard en Afrique au monastère de Staouli (en Algérie), où il mourut rempli de mérites, en envoyant ses derniers adieux et sa dernière prière au Canada. C'était notre père Pierre Fisette. Un cinquième Père de cette petite phalange, qui a arrosé aussi le Saguenay de ses sueurs et qui est allé recevoir au ciel la récompense de ses œuvres, c'est le P. Sallaz, mort il y a quelques années à Buffalo. Les survivants sont : les PP. Médard Bourassa, A. Garin, H. Grenier, E. Cauvin, H. Pinet, Ls Babel et votre humble serviteur.

Nous nous sommes tous connus au Saguenay, et je puis certifier à Votre Grandeur, comme à tous les lecteurs des annales et aux membres de la Propagation de la Foi, qu'aucun de nous n'a pris, ni détaché la moindre parcelle soit de la cha-

pelle de Chicoutimi, soit de celle de Tadoussac. On est par conséquent bien loin d'avoir commis toutes les déprédations dont nous accuse monsieur Arthur Buies dans son ouvrage, à la page 153

De plus, je puis assurer à l'historiographe du Saguenay que nos Pères n'ont jamais célébré la Ste. Messe dans la chapelle sauvage de Chicoutimi, par la raison bien simple qu'elle était toute en ruine, les chassis brisés, les portes dépendues, les planchers défoncés. Il y pleuvait et neigeait dedans comme dehors. La pierre sacrée, un tableau de St. François-Xavier, le tabernacle et quelques autres débris de l'autel, furent transportés par monsieur Gagnon, alors curé, dans la nouvelle chapelle que ce monsieur venait de faire construire. Si, outre ce que je viens de mentionner, il y avait des tableaux de prix, des livres, des registres, une précieuse argenterie etc., etc., nous n'en avons jamais entendu parler, encore moins vu... il faut avouer que tous ces objets étaient bien mal placés dans une chapelle ouverte à tout le monde comme le fait observer M. Buies, (page 153) "où  
" les étrangers qui débarquaient à Chicoutimi, s'empres-  
" saient d'aller la contempler, et ceux qui connaissaient quel-  
" que chose des anciennes missions du Canada, quelque  
" fussent leurs croyances religieuses, n'oubliaient pas de met-  
" tre dans leurs sacs quelques fragments de pierres ou au-  
" tres objets appartenant à la chapelle."

Ce sont justement ceux qui n'ont rien mis dans leur sac, et qui loin de détacher la moindre parcelle ont fait tout leur possible pour conserver ces vieux souvenirs des temps anciens, qu'on accuse de vol et de déprédation.

Dans l'hiver 1850 et 1851, je fus envoyé deux fois à Chicoutimi par le R. P. Durocher, pour conférer avec M. Gagnon, curé du lieu, des moyens à prendre pour restaurer la vieille chapelle.—A cette époque, les voyages se faisaient en raquette à travers la Grande Savane. Ce bon Monsieur ne voyait pas la nécessité de rétablir cette mesure qui tombait en ruine. A quoi bon deux chapelles si rapprochées l'une de l'autre ? me répondit-il ; je ne veux pas faire ici comme vous avez fait pour St-Alexis et St-Alphonse—mes instances furent vaines. Je pense que son véritable motif était de ne pas

attirer les sauvages près des habitations des blancs ; il savait combien le contact des gens des chantiers était pernicieux à nos pauvres sauvages, ce qui certainement n'aurait pu être évité si la chapelle avait été rétablie à son état primitif.

Une grande scierie appartenant à la maison Price-MacLeod avait été construite sur le terrain Sauvage. L'établissement n'ayant pas de place suffisante pour déposer ses nombreux madriers, loua de monsieur Gagnon, curé de Chicoutimi, pour la somme de \$50 ou \$60, tout le terrain adjacent à la chapelle.

Deux ou trois ans après, cette vieille chapelle, toute recouverte de mousse comme d'un vêtement, tombait de vétusté. Elle avait abrité sous son toit les premiers chrétiens de l'église naissante de Chicoutimi. C'est dans ce petit sanctuaire que tant de sauvages infidèles avaient abjuré leurs erreurs et étaient devenus enfants de Dieu par le baptême. C'est près d'elle, à l'ombre de la croix, qu'ils voulaient que leurs corps fussent déposés, lorsqu'ils auraient rendu leur dernier soupir. Ils voulaient, disaient-ils, dormir près de leurs Pères, les robes noires, qui leur avaient enseigné le chemin du ciel, plusieurs Pères Jésuite avaient été enterrés dans ce petit sanctuaire). Aussi tous les printemps, à la fonte des neiges, lorsqu'ils quittaient leurs terres de chasse, pour venir échanger leurs pelleteries au poste de traite, ils ne manquaient jamais d'aller s'agenouiller dans la chapelle et sur les tombes de leurs ancêtres. C'était pour eux un lieu sacré, un lieu protecteur. Ce n'est qu'à regret qu'ils l'ont abandonné, n'y trouvant plus de place où ils puissent dresser leur tente.

Ce qui les frappa tous d'étonnement, lorsque la chapelle s'affaissa sur elle-même, c'est que le temps était magnifique ; le soleil dardait ses rayons brillants et semblait se mirer dans les eaux limpides du Saguenay, pas le moindre vent pour en ridier la surface, ni agiter les feuilles des arbres. Et cette chapelle avait résisté aux tempêtes les plus furieuses et pendant de si longues années ! Je pleurais, me disant un vieux chef, témoin oculaire, tous mes souvenirs d'enfance se présentèrent à mon esprit, et je pensais ensuite : c'est ainsi que finira notre nation !... le pauvre vieux a été presque prophète !...

Disons à présent un mot de l'état dans lequel nous avons trouvé la chapelle de Tadoussac, lorsque nous fûmes chargés de cette mission à cette époque éloignée.

Voici ce qu'en dit le R. P. Médard Bourassa dans une lettre adressée à notre Supérieur, en réponse à certaines accusations portées contre nous. Je lui laisse la parole.

“ MONTRE-BELLO, 25 octobre 1880.

“ *Mon Révérend Père*—Pardonnez-moi mon long silence à la vôtre du six courant; mes occupations multiples, quelques absences et un peu de paresse sont autant de causes qui m'ont fait négliger un devoir qu'il m'est si doux de remplir, celui de venger la mémoire de mes chers compagnons qui ne sont plus. Je dois donc vous dire, mon R. P., qu'en effet j'étais au nombre des quatre Oblats qui se rendirent au Saguenay en automne 1844. Je me souviens bien d'avoir visité la chapelle de Tadoussac en passant à ce poste; la chose était facile puisque cette chapelle ne fermait pas à clef. L'autel m'a paru convenable, mais le tabernacle en était ouvert. Cette chapelle contenait-elle des tableaux et autres choses précieuses?... Je ne m'en souviens pas. Ce dont je me souviens, c'est d'avoir remarqué à la sacristie quelques restes de barrettes et de surplis et voilà tout. S'il y avait une cloche, la chose est possible, mais ce dont je suis bien certain c'est que nous ne l'avons pas fait sonner, et encore moins enlevée à cette première visite.

“ Pour ce qui concerne la chapelle de Chicoutimi, je ne l'ai jamais visitée; c'était à cette époque une misérableasure ouverte à tous les vents et croulant de tous côtés. Maintenant on est à se demander comment de telles ruines pouvaient contenir les trésors dont parle M. Buies, abandonnés là par les RR. PP. Jésuites depuis près de cent ans avant l'arrivée des RR. PP. Oblats au Saguenay?...

“ Tant qu'à l'enlèvement de la cloche de Tadoussac, ce haut fait, s'il a eu lieu, a été accompli à mon insu, et me paraît tout aussi légendaire que le fait que l'on raconte au sujet de cette même cloche qui sonna toute seule à la mort du R. P. Labrosse.

A. M. BOURASSA.”

Dans l'hiver de 1849, je quittai St-Alexis pour aller faire les missions du bas du fleuve; dans ce temps heureux c'était un luxe que de pouvoir faire quelques milles de chemin en traîne. Ma chapelle portative me servait de siège, mes raquettes attachées fortement aux bâtons de la traîne nous servaient de dossier, la botte de foin qui devait nourrir le cheval dans le voyage protégeait nos pieds contre la neige et un vent glacial. Après une journée de marche sur le Saguenay, où nous fîmes rencontre d'une bande de caribous qui ne paraissaient nullement effrayés de notre présence, nous arrivâmes à neuf heures du soir à l'anse St-Jean. C'était là le terminus de voiture de luxe, et je devais à l'avenir, pour poursuivre mon chemin et me rendre dans les lieux où l'obéissance m'envoyait, devenir moi-même la bête de somme.

J'essayai de traverser à Ste-Marguerite, mais le mauvais état de la glace, où je faillis perdre un des hommes qui m'accompagnaient, nous força à rebrousser chemin. Nous prîmes le parti le plus sage, mais non le moins fatigant : nous fîmes l'ascension des montagnes et nous traversâmes à la Rivière-au-Canard.

À Tadoussac, je ne trouvai absolument rien dans la chapelle, excepté un autel nu et trois tableaux; heureusement que j'avais ma petite chapelle portative qui contenait tout ce qui était nécessaire.

Pendant que nous avons été chargés de la mission de Tadoussac, nous nous sommes efforcés de mettre la chapelle dans un état convenable; pour cela nous l'avons réparée de notre mieux, y faisant poser une nouvelle couverture ainsi qu'un lambris. Pour l'agrandir, nous fîmes disparaître la petite sacristie qui se trouvait derrière l'autel dans le rond point, et bâtîmes celle qui existe aujourd'hui en dehors et adossée au rond point. Nous réparâmes le cimetière qui n'avait pas de clôtures. Nous construisîmes le petit presbytère qui sert actuellement de résidence au curé. Nous plaçâmes dans la chapelle trois ornements, un calice, un ciboire, surplis, aubes, etc., tout ce qui était indispensable pour le culte. Voici, à présent, comment monsieur Buies raconte les choses :

“ Cette chapelle contenait en outre une précieuse argen-

“ terie que les Oblats ont emportée, se croyant le droit de le  
“ faire, vu qu'ils avaient succédé aux Jésuites dans les mis-  
“ sions du Saguenay ; mais cet acte a soulevé contre eux de  
“ vives protestations. A Tadoussac, où ils essayèrent de le  
“ répéter (le vol), les habitants faillirent faire une émeute.  
“ Ils s'élançèrent jusque dans la rivière Saguenay, à la  
“ poursuite des Oblats, et leur arrachèrent entre autres  
“ objets la cloche de la chapelle.”

Ce bon monsieur, ou plutôt ses complaisants informateurs, n'auraient pas dû s'arrêter en si beau chemin, et, puisqu'ils étaient en veine de raconter nos faits et gestes, ils auraient dû dire qu'avec l'argenterie que nous avions volée, nous avions acheté un (bâtiment) corsaire et des armes, qu'avec les cloches dont nous avions dépouillé les chapelles nous avions coulé des canons, et qu'après avoir exercé le métier de pirates et de brigands dans le Saguenay, nous sommes encore la terreur de la Côte Nord que nous parcourons tous les ans!...

Voici, je pense, ce qui donna lieu à la fameuse histoire de la disparition de la cloche de Tadoussac, dont on nous accuse : Lors de l'établissement des chantiers de l'Anse-à-l'Eau, une population nombreuse et flottante vint se grouper à cet endroit. M. Price y fit bâtir une chapelle pour les travailleurs. M. Lazare Marceau y fut nommé premier missionnaire et y résida jusqu'au moment où cessèrent les travaux ; la population disparut et le missionnaire fut envoyé dans un autre poste. Tandis que la chapelle de l'Anse-à-l'Eau regorgeait de monde durant les beaux jours du chantier, la vieille chapelle de Tadoussac restait déserte et n'ouvrait ses portes qu'à quelques rares visiteurs avides de souvenirs ou à quelques sauvages qui venaient s'agenouiller dans ce sanctuaire où ils avaient été faits enfants de Dieu, et prier pour leurs morts.

Lorsque j'arrivai à Tadoussac en 1849, les deux chapelles étaient également pauvres et désertes. Monsieur Marceau, en partant de l'Anse-à-l'Eau, avait, avec l'autorisation de Mgr l'Archevêque, emporté tous les ornements et objets du culte ; il ne restait plus que la cloche de cette chapelle. De plus, l'établissement de M. Price réclamait une balance de



\$160 pour travaux et matériaux fournis à cette chapelle. Après avoir exposé à Mgr Turgeon que la vieille chapelle de Tadoussac pourrait servir longtemps encore au culte et qu'elle était plus que suffisante pour la population d'alors, Sa Grandeur fit cession de celle de l'Anse-à-l'Eau en paiement de la somme réclamée. La cloche fut transportée dans la chapelle de Tadoussac où elle resta deux ou trois ans. Durant cet intervalle, j'écrivis de nouveau à Sa Grandeur (nous étions alors en frais de bâtir sur la Côte Nord une chapelle pour nos Sauvages) pour lui demander l'autorisation de prendre une des cloches de Tadoussac. Voici, autant que mes souvenirs me le permettent, les paroles de Sa Grâce : "Je consens bien volontiers à ce que vous preniez une des deux cloches qu'il y a actuellement à Tadoussac ; il n'est que juste que celle qui a été donnée pour les Sauvages, et qui les a appelés si souvent à la prière, continue encore sa sainte fonction. C'est pourquoi vous pouvez la transporter au lieu que vous désignez." La cloche en question fut descendue du petit clocher et remplacée par celle qui venait de l'Anse-à-l'Eau. Elle resta jusqu'au mois de mai dans la chapelle. J'envoyai alors des Escoumains, où nous résidions, deux Montagnais, Flavien Moreau et Germain Estlo, avec la lettre de Mgr l'Archevêque pour aller chercher la cloche en question. Je n'ai pas gardé la copie de la lettre de Sa Grandeur, car j'étais loin de m'attendre à ce qui arrive aujourd'hui, mais je pense qu'on peut en trouver le double dans les archives de l'archevêché. Mes Sauvages présentèrent la lettre, mais on ne daigna pas même la regarder. Je ne fus pas peu surpris de les voir revenir bredouille. "Et la cloche," dis-je ?... "Ils n'ont pas d'esprit, me dirent-ils ; ils ne doivent pas aimer la prière, car ils n'ont pas voulu recevoir la lettre du Grand Priant que tu nous avais donnée, — leur bouche parle mal, car ils disaient : il n'est pas le maître, l'évêque, cela nous appartient, et ils nous ont fermé au nez la porte de notre chapelle dont ils se disent à présent les maîtres..." Je restai plusieurs mois avant de retourner à Tadoussac. A mon retour, la cloche avait disparu. Je n'ai jamais pu savoir ce qu'elle était devenue. Voilà toute l'histoire.

Avant de terminer cette lettre déjà bien trop longue, permettez-moi, Mgr, de relever une nouvelle inexactitude qui me tombe sous les yeux. A la page 105, en décrivant le zèle des colons à pourvoir aux besoins des prêtres, M. Buies dit: " La liste de souscription fut bientôt remplie, M. Price soucrivant en tête lui-même pour la somme de cent dollars, qu'il continua à payer jusqu'au départ des Pères Oblats, qui eut lieu en 1853." Ici encore la bonne foi de l'historien a été surprise, comme il pourra s'en convaincre en consultant les livres de comptes de M. Price et de M. MacLeod ou les documents de nos Pères Bourassa, Garin, Perret, qui étaient chargés de la comptabilité des Pères au Saguenay. La vérité me force à dire que nous n'avons jamais reçu *un centin* des colons à titre de souscription ou annuité, ni de M. Price. Je suis heureux et remercie même M. Arthur Buies de l'opportunité qu'il me donne en cette occasion de rendre un témoignage public de reconnaissance à M. Price et à ses agents pour tous les bons procédés à notre égard ; je veux dire la même chose à chacun des bons habitants de St-Alexis et de St-Alphonse qui se sont montrés si sympathiques aux jours d'épreuve qu'il plut à la Providence de nous faire passer...

Je ne doute nullement que M. Price et ses agents n'aient contribué au soutien des missionnaires qui nous ont remplacés dans les différentes missions du Saguenay, mais les RR. PP. Oblats étaient en dehors...

Pardonnez-moi, Monseigneur, toutes ces digressions. Je crois bien que la meilleure réponse et la plus chrétienne aurait été le silence ; mais je ne voulais pas que nos fideles frères fussent scandalisés. Je la devais aux lecteurs des *Annales* afin de ne pas tromper leur attente ; je la devais aussi pour l'honneur de mes frères morts au champ de bataille et qui ne peuvent plus se défendre ; je vous la devais surtout, Monseigneur, vous qui aimez tant vos missionnaires et qui êtes si fier de leur bonne réputation.

Comptant sur votre bienveillante indulgence,  
Je me souscris, de Votre Grandeur,  
le fils très dévoué et très obéissant,

CH. ARNAUD, O.M.I.

# MISSIONS D'AFRIQUE.

[Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.]

VICARIAT APOSTOLIQUE DES DEUX-GUINÉES.

*Lettre du R. P. Delorme, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, à Mgr Le Berre, évêque d'Archis, vicaire apostolique des Deux-Guinées.*

“ Saint-Paul de Dongila, le 16 janvier 1880.

“ Monseigneur,

“ Je vous aurais envoyé plus tôt le rapport que vous me demandez sur notre petite mission de Saint-Paul, si je ne me tenais toujours en garde contre les jugements précipités. Aujourd'hui, il me semble avoir les renseignements suffisants pour ne rien dire d'exagéré, et je vais essayer de répondre en quelques mots à votre légitime désir.

“ Grâce à Dieu, nous voilà suffisamment installés pour quelque temps, au moins jusqu'à ce que le nombre des enfants que nous entretenons nous oblige à augmenter nos constructions. Une belle case en planches, avec un rez-de-chaussée et un étage ; une autre magnifique case en bambous qui tiendra lieu de chapelle ; des salles destinées à l'instruction religieuse des catéchumènes, une autre salle qui servira en même temps d'étude, de réfectoire et de dortoir, que faut-il de plus pour commencer ? Aussi, Monseigneur, les Pahouins en sont-ils heureux et fiers ; et hier encore le roi Shoké me chargeait d'être auprès de vous l'interprète de ses sentiments les plus reconnaissants, pour nous avoir envoyés dans son village. “ Tu verras, me disait-il, que les enfants seront “ assidus à ton catéchisme et à ton école ; tu en auras plus “ que tu n'en voudras, et les gens de Dongila seront fidèles “ à venir prier avec toi dans ta chapelle.”

En effet, nous le constatons avec bonheur, tous les diman-

ches et les jours de fêtes, notre chapelle peut à peine contenir tous ceux qui assistent aux saints offices ; et le jour où nous aurons des enfants internes, elle sera insuffisante. C'est pour nous une véritable consolation de voir les dispositions de ces Pahouins de Dongila, qui, avant notre arrivée chez eux, étaient la terreur des autres villages de la rivière Como. Ils ne manquent pas de se rendre chaque jour au chapelet, récité pour la conversion du pays et les bienfaiteurs de la mission. Cette assiduité à prier la très-sainte Vierge ne s'est pas démentie, depuis que nous sommes à Saint-Paul. Du reste, Monseigneur, vous avez été témoin vous-même de ces réunions ; nos noirs n'ont point oublié les paroles que vous leur avez dites sur la dévotion envers cette bonne Mère.

“ Depuis que nous avons une salle de catéchisme bien installée, les enfants et les jeunes gens de Dongila s'y rendent assidûment tous les jours. Il n'y a à résister que les vieux polygames, les noirs qui ont plusieurs femmes. Ceux-là ne veulent ni catéchisme, ni aucune sorte d'instruction religieuse. Si parfois je leur fais des reproches, ils me répondent simplement : “ Si tu nous donnais du *tabac* et de l'*eau-de-vie*, nous irions t'écouter ; mais tu ne nous donnes rien.” — Cependant ils laissent toute liberté à leurs enfants et à leurs femmes. Je connais même tel ou tel de ces vieux endurcis qui amènent leurs enfants jusqu'à la chapelle et puis s'en retournent, sans vouloir entrer eux-mêmes. Ils reconnaissent donc que la religion est bonne ; mais ils sont trop avides des biens de la terre, pour consentir à renoncer à la dot qu'ils ont dû payer pour avoir leurs femmes ; car, chez les Pahouins, comme chez tous ces peuples, c'est l'homme qui donne la dot pour la femme qu'il épouse ; et elle s'élève parfois à une valeur de 600 francs et au-dessus.

“ La polygamie sera donc le principal obstacle à la conversion des Pahouins. Et malheureusement elle est profondément enracinée chez eux, plus peut-être que chez les Pongoués. Chez les Pahouins, un homme n'est considéré qu'autant qu'il a plusieurs femmes ; on se moque de celui qui n'en a qu'une. Les femmes sont l'occasion de tous les combats qu'ils se livrent sans cesse les uns aux autres. Ce matin

encore, le tam-tam de guerre est venu jeter l'alarme dans le village de Dongila. Ce sont les Pahouins de la rivière d'Ashango qui ont surpris les femmes de Dongila, pendant qu'elles étaient dans leurs jardins, occupées à faire la cueillette des bananes. Deux d'entre elles ont été enlevées et emmenées captives. Et la cause de cette guerre est un polygame de Dongila qui n'a pas achevé de payer une petite fille qu'il garde pour la consolation de ses vieux jours. C'est déplorable. Si du moins les femmes devenaient libres à la mort de leurs maris, un grand nombre d'entre elles s'en réjouiraient. Mais pas du tout. La femme est une chose qui passe du frère au frère, ou aux membres de la famille ; et c'est là encore une coutume bien difficile à détruire ; elle sera longtemps un obstacle au christianisme en ce pays.

« Une autre difficulté, c'est l'antipathie et la jalousie des diverses tribus les unes contre les autres. Si les Pahouins formaient une nation unie, ils composeraient vraiment un peuple redoutable, vu leur grand nombre. Mais l'union fait complètement défaut entre eux, à tel point que les tribus déjà en rapport avec les Pongoués et les Européens du littoral, depuis quelques années, regardent comme sauvages celles plus nouvelles qui journellement s'avancent de l'intérieur, et leur suscitent toutes sortes de difficultés. Or, ces tribus, chez les Pahouins, sont très-nombreuses, et elles portent chacune un nom différent. Ainsi, une pirogue, descendant le fleuve, passe-t-elle devant un village riverain, immédiatement on lui demande d'où elle vient où elle va. Si elle refuse de répondre, ou si elle est reconnue comme appartenant à une tribu ennemie, aussitôt des coups de fusils sont tirés de part et d'autre.

« Dans les environs de Saint-Paul, nous comptons 9 tribus et 2 villages, ce qui donne une population de 14,500 habitants environ. Dans ce nombre ne sont point compris les Pahouins de la rivière Rhemboué et de la rivière Maga.

« Je n'ai pas encore visité ces deux rivières. Mais, l'an dernier, dans une assemblée de chefs, présidée par notre brave roi Shoké, pendant le mois de mai, il a été statué que tous les Pahouins, quelle que soit la tribu à laquelle ils appartiennent, pourraient venir impunément à Dongila ;

depuis lors, nous sommes l'objet de fréquentes visites. Nous voyons parfois de ces vieux chefs à la barbe grise et aux cheveux roux, dont la conversation n'est pas sans intérêt. Ils nous disent qu'ils ont longtemps vécu; qu'ils viennent d'un pays si éloigné dans l'intérieur, qu'il faudrait marcher durant l'espace de 300 lunes pour y arriver; que les Pahouins sont nombreux comme les blancs, mais que Dieu ne les aime pas autant, puisqu'il ne les a pas faits aussi riches qu'eux. Ils nous promettent de nous envoyer leurs enfants, afin de leur apprendre la manière d'acquérir beaucoup de richesses. Quelques-uns d'entre eux, en considérant notre case en planches, nous disent, avec leur simplicité native, qu'avec toutes ces planches nous aurions mieux fait de faire des caisses pour les leur vendre, et mieux encore pour les leur donner. Car ils regardent comme un objet des plus précieux une caisse fermant à clef, lors même qu'elle serait vide. Enfin les Pahouins sont des êtres souverainement avides des biens de la terre, et par suite de rusés voleurs. Malheur à nous si, partant pour une course apostolique, nous laissons notre demeure sans un fidèle gardien. Nous serions bien sûrs, à notre retour, de la trouver enfoncée et vide des objets propres à exciter la cupidité. C'est pour ne pas avoir assez bien pris nos mesures à ce sujet, que nous avons déjà été victimes de pareils accidents.

“ Vous me demandiez, Monseigneur, ce qu'il en est des croyances religieuses de nos Pahouins. Ils admettent l'existence d'un Dieu créateur du monde, qu'ils appellent ici *Agnamit*. Ils ont aussi une idée vague d'une vie future, puisque interrogés sur ce qu'ils deviennent après la mort, ils répondent qu'ils vont vers Dieu, ou dans le lieu où se trouvent leurs pères. Mais ils ne paraissent pas avoir la notion d'une récompense et d'un châtement dans l'autre vie, selon le bien ou le mal qu'ils auront fait. Ils n'ont aucun culte pour adorer la divinité; d'après eux, elle ne s'occupe nullement de leur sort et ils n'ont à en attendre ni bien ni mal.

“ Tous les malheurs qui leur arrivent, tels que la maladie, la mort, ils les attribuent aux malélices et aux sortilèges de leurs ennemis. Ces sorts ou malélices, sont désignés sous le nom d'*Eboushe*. De là le recours à certains individus consi-

dérés par eux comme sorciers et qu'ils appellent *Ngans*. Ainsi, quelqu'un tombe-t-il malade ? Aussitôt on fait venir le *Ngan* qui déclare la présence d'un sort jeté par un ennemi. Et pour délivrer le patient, il prescrit, le plus souvent, le sang d'un bœuf ou d'une poule, qui doit être bu tout chaud. Si la maladie n'est pas grave, ce qui arrive souvent, le rusé *Ngan* n'a pas de difficulté à se tirer d'affaire. Après quelque breuvage administré au milieu des chants et au bruit du tam-tam, il se retire triomphant et applaudi par ses crédules clients. Si au contraire le mal est sérieux, et continue à empirer, il affirme que le poison dangereux vient des parents du malade. Alors il n'y a plus de remède à donner. Quelquefois, avant de déclarer cette dernière cause du mal, si le malade est un polygame, il accuse l'une ou l'autre de ses femmes de l'avoir empoisonné. La malheureuse est aussitôt saisie, mise aux fers et châtiée de la manière la plus cruelle. Depuis que je suis à Saint-Paul, j'ai dû intervenir une fois, et faire délivrer une femme ainsi maltraitée pour un prétendu empoisonnement.

“ Rien de plus curieux que les différentes formes sous lesquelles le *Ngan* ou féticheur désigne le poison qui doit donner la mort au malade. Tantôt c'est un crabe qui mange le cœur ; tantôt c'est une petite grenouille qui circule de l'estomac au larynx ; tantôt c'est un petit monstre qui n'a que le ventre, une bouche et deux yeux rouges, lequel étant placé sur une table, après avoir été extrait du malade ou du défunt, se met à gober les mouches qui voltigent autour de lui. Telles sont les sottises que ces *Ngans* s'en vont débiter partout, et qu'il est très-difficile de déloger des têtes de nos sauvages. Ils sont très-intéressés dans leur fourberie, car ils savent se faire bien payer. C'est un proverbe dans ce pays que nul médecin ne va à sa besogne sans un sac.

“ Comme chez les Pongonés, les *Ngans* ou féticheurs pahouins distribuent aussi des fétiches. C'est ordinairement un peu de poussière noire, tirée des restes des morts, qu'ils enferment dans de petits cornets gardés avec soin dans la case ou portés sur soi. D'autres fois ils se font introduire cette poudre sous l'épiderme au milieu du front ou bien sur la poitrine ou sur la nuque. Tous ces fétiches n'ont pas la

même vertu : l'un est pour protéger la case, l'autre pour préserver des malheurs ou des accidents ; un autre enfin est pour rendre invulnérable dans les combats, etc.

“ Les Pahouins ont la plus grande confiance dans leurs fétiches. — “ Malheureux, disais je un jour à un jeune homme de Dongila, qui partait avec ses compagnons pour aller attaquer un village voisin, tu vas te faire tuer, ils sont beaucoup plus nombreux que vous. — Ne crains pas, Père, me répondit-il, les balles ne sauraient m'atteindre.” Et il me montra une corne d'antilope, dans laquelle était renfermée son fétiche de guerre. Un autre jour, passant devant un village, j'entendis plusieurs coups de fusils tirés dans la forêt, accompagnés de chants et du bruit du tam-tam de guerre. Je demandai à un de nos chrétiens élevé à Sainte-Marié du Gabon, ce que signifiait cela. — “ Ce sont les Pahouins, me dit-il, qui se préparent à aller attaquer un village ennemi. Le *Ngan* leur donne le fétiche qui les rend invulnérables, et ces coups de fusils que tu entends, ce sont eux-mêmes qui les tirent les uns contre les autres, à bout portant, et aucun ne reçoit la moindre blessure.” Je descendis alors de ma pirogue, me dirigeant du côté d'où partaient les détonations. Mais, aussitôt, les Pahouins qui montaient la garde, vinrent m'arrêter et m'empêchèrent d'aller plus loin. C'est là le fétiche de guerre du pays, et on met en lui pleine et entière confiance. En vain s'efforcera-t-on de leur prouver qu'un grand nombre d'entre eux, possesseurs du même talisman, ont été tués ; ils ne veulent pas croire qu'une mort pareille puisse les atteindre.

“ Les Pahouins, dit-on, n'ont pas d'esclaves ; mais chez eux les femmes sont traitées comme telles et pis encore. En effet, s'agit-il de les engager dans l'état du mariage, on ne tient aucun compte de leur volonté, de leurs goûts et de leurs inclinations : Les jeunes filles sont, dès le bas âge, promises à tel ou tel, et bientôt vendues par leurs pères à celui qui a livré la dot la plus avantageuse ; puis elles passent impitoyablement de la maison paternelle dans celle de leur fiancé, pour y être élevées et formées selon les goûts de la famille. Cet usage donne lieu à de grands et tristes désordres : Car ces jeunes filles, ne se sentant souvent dans la



suite aucune affection pour l'individu dant elles devront partager le sort; profitent de la première occasion pour s'évader, ce qui provoque des guerres interminables. Quelquefois leur dépit va si loin qu'elles ne craignent pas d'attenter à leur vie, comme cela est arrivé il n'y a pas bien longtemps à Dongila. Une jeune femme, dans son désespoir, est allée s'étrangler dans la forêt. Vraiment, à voir la manière dont les femmes sont traitées chez les Pahouins, je ne serais pas loin d'ajouter foi à une certaine histoire que j'ai déjà entendu répéter plusieurs fois. D'après ce récit, il y aurait au centre de l'Afrique une nation dans laquelle les femmes exterminent à leur naissance les enfants mâles. Quelques-uns seulement seraient épargnés.

“Aux femmes sont réservés tous les travaux pénibles, tels que la culture des jardins, la cueillette des bananes, les soins du ménage, etc. Et ces jardins étant souvent à une grande distance du village, ce n'est pas une petite affaire d'y aller chercher journellement les bananes et le manioc qui doivent servir à l'entretien de la famille. Ces femmes presque nues placent sur leur dos des fardeaux que nos robustes paysans de France auraient de là peine à porter. Aussi ce qui fait tout le prix de la femme chez les Pahouins, c'est uniquement la force musculaire. Plus elle est capable de soutenir de lourdes charges, plus elle est belle et digne d'être recherchée.

“La plupart des hommes sont souverainement fainéants; ils ne connaissent que leur fusil et leur vin de palmier. A ce vin ils mêlent une écorce très amère, qu'ils appellent *orvalè*, afin de le rendre plus fort et plus enivrant. Deux fois le jour, le matin et le soir, nous les voyons, ici à Saint-Paul, se diriger par bandes du côté de la forêt, d'où ils reviennent plus ou moins ivres de leur boisson chérie. Le reste du jour se passe à fumer le tabac, à causer, à fournir les fusils. Quelques-uns, il est vrai, vont à la chasse; alors la chair des sangliers est partagée entre tous les vieux du village. Telle est généralement la vie des hommes de Dongila et des bourgs environnants. Ceux de l'intérieur sont, dit-on, plus industrieux; je veux bien le croire.

“Mais, me demandera-t-on peut-être, l'ivoire, le bois rouge,

l'ébène, le caoutchouc, objets du commerce en ces pays, ne sont-ce pas les hommes qui exploitent tout cela? Non. Ici encore la plus grande partie du travail est faite par les pauvres femmes. Les hommes croient s'être beaucoup occupés lorsqu'ils ont coupé les arbres, mais les fendre, les porter au village, tout cela n'est pas fait par eux. Et cependant le prix de tous ces produits appartiendra exclusivement aux maris qui ne laisseront à leurs femmes que de pauvres hailons pour se mettre autour du corps. Les hommes, il est vrai, ne sont guère mieux vêtus. Les tissus précieux sont soigneusement gardés dans des caisses, et serviront à se procurer une nouvelle femme.

“ Mais c'est surtout à la mort d'un polygame que les femmes ont à souffrir. Soigneusement renfermées dans la case du défunt, on se charge de le leur faire pleurer bon gré mal gré. Chaque homme du village vient, à son tour, leur infliger, au besoin, une bonne bastonnade, leur enfoncer dans le corps des bambous pointus, leur injecter dans les yeux du jus de citron, leur faire endurer, en un mot, toutes sortes de mauvais traitements.”

“ Je pourrais encore, Monseigneur, vous raconter bien d'autres détails sur les mœurs de nos Pahouins; mais ce que je vous ai dit est suffisant pour vous montrer que nous n'avons à espérer un bien véritable et durable qu'avec les enfants. Notre mission, c'est de créer une génération nouvelle, et nous n'y parviendrons que par l'éducation donnée par nous aux garçons, et par les Sœurs aux jeunes filles. Ce sera une œuvre de grande patience et de nombreux sacrifices; mais le bien ne se fait partout qu'à ce prix.

“ Le ministère est d'ailleurs très difficile à exercer chez ces peuples. Nous n'avons d'autres routes que les criques et les rivières, d'autres moyens de transport que nos pirogues. Nos voyages et nos courses apostoliques doivent s'effectuer sous un soleil brûlant, souvent accompagné de pluies torrentielles, les quatre mois de saison sèche exceptés, et au milieu des innombrables moustiques et fourous (1), qui ne permet-

---

(1) Insecte à peine visible, mais causant une singulière démangeaison.

tent pas de prendre un peu de repos durant la nuit; ajoutons à cela de grandes privations occasionnées nécessairement par ce genre de vie apostolique.

“ Cependant le bon Dieu a béni nos travaux de cette année. Outre les malades que nous avons fait transporter dans nos hôpitaux du Gabon, et dont beaucoup sont morts après avoir été instruits et baptisés, je relève sur notre registre 86 moribonds baptisés; 4 mariages bénits; 16 enterrements de chrétiens. Nous aurons pour Pâques un certain nombre d'enfants et d'adultes suffisamment instruits pour recevoir le saint baptême.

“ Je termine cette lettre déjà bien longue, me réservant un autre jour de vous parler de nos écoles.

“ Daignez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect et de ma vive reconnaissance pour m'avoir envoyé chez les Pahouins.

“ P. DELORME,  
Missionnaire apostolique du Saint-Esprit  
et du Saint-Cœur de Marie.”

## AFRIQUE CENTRALE.

*Lettre de M. A. Bouchard, Prêtre, Missionnaire Apostolique, à  
M. H. Tétu, Ptre, Aumônier, Archevêché de Québec, Canada.*

KHARTOUM, 6 mai 1881.

*Révérénd et bien cher Monsieur,*

Dans ma dernière lettre je vous disais que je vous écrirais longuement par le prochain courrier. C'était bien mon intention, mais le missionnaire propose et les circonstances disposent. Il ne faut pas m'en vouloir, car si vous saviez ce que c'est que la vie du missionnaire de l'Afrique centrale, vous seriez tout surpris que l'on trouve le temps d'écrire, surtout le pauvre malheureux supérieur qui ne sait vraiment pas où donner la tête. Comme je vous l'ai dit dans ma dernière, j'ai reçu l'argent de la Propagation de la Foi du Canada. Je me suis empressé de le faire savoir à notre évêque, Monseigneur Comboni, qui se trouve en ce moment au Cordofan en visite de son immense vicariat. Sa Grandeur, je suis bien triste de le dire, n'est pas très bien; sa dernière lettre me disait qu'il n'avait jamais autant souffert en Afrique par suite du manque d'eau. Les secours de mes bien-aimés compatriotes sont arrivés bien à propos, car dans le moment nos missionnaires meurent de soif au Cordofan, et il faut beaucoup d'argent pour avoir un peu d'eau. Ici, à Khartoum, nous avons au moins l'eau en abondance; ce qui me fait plus de peine, c'est de voir souffrir notre évêque et vénéré père et de ne pas pouvoir partager ses souffrances; c'est là une croix bien lourde. S'il m'était donné de me transporter sur les rives du beau St-Laurent, si je pouvais me faire entendre de mes bien-aimés compatriotes, je crois que le bon Dieu me ferait la grâce de toucher les cœurs en faveur de la malheureuse Afrique centrale et de ses missionnaires, qui n'ont pas même un peu d'eau pour étancher leur soif. Si

l'on savait ce que c'est que la soif sous le brûlant soleil de l'Afrique, je suis certain que les secours nous arriveraient en abondance. Avec ces secours, nous pourrions construire des citernes qui consoleraient nos missionnaires déjà accablés de souffrances, en leur donnant l'assurance de ne pas mourir de soif. Dans ma dernière lettre, je disais à notre évêque que je comptais sur mon pays pour des secours. Je ne crois pas avoir été téméraire, car je connais mes compatriotes et je suis certain qu'avant longtemps les missionnaires et les noirs de l'Afrique centrale auront éprouvé leur inépuisable charité, et élèveront vers le ciel leurs mains suppliantes pour demander à Dieu de bénir ce noble pays dont le souvenir fait battre d'un légitime orgueil le cœur de ses enfants, dans n'importe quelle partie du monde, Dieu et le devoir les appellent. Je vous envoie une lettre de notre évêque adressée aux Canadiens (1); elle vous fera connaître mieux que je ne pourrais le faire la triste position de nos frères du Cordofan. Je vous prie de la publier dans vos belles *Annales*, si elle arrive à temps. Monseigneur, notre évêque, m'a dit bien des fois : fais donc venir des prêtres canadiens à notre secours. Hélas ! que puis-je faire ? Qu'ai-je à promettre, sinon des souffrances indicibles avec la perspective d'une mort plus ou moins prompte sous le soleil brûlant de l'inhospitalière Afrique centrale ! La pensée de voir ici des prêtres canadiens fait battre mon pauvre cœur d'une bien douce joie. On a beau avoir tout sacrifié et être prêt à donner sa vie à chaque instant, au souvenir de la patrie, un enfant du beau Canada, quoique brûlé par le soleil d'Afrique, sent son cœur battre de joie et ses yeux inondés de bien douces larmes. Ne croyez pas, bien cher Monsieur, que je regrette le peu que j'ai fait pour Dieu. Nous avons sans doute des souffrances, mais nous avons aussi de bien précieuses consolations. Quand, le soir, le missionnaire rentre brisé de fatigues et mourant de faim et de soif, s'il vous était donné de voir la joie céleste qui brille dans ses yeux, vous verriez que son âme est inondée de bonheur ; si vous lui demandiez ce qui le soutient, il vous répondrait qu'il vient d'ou-

---

(1) Voir cette lettre plus loin.

vrir le ciel à des pauvres petits noirs qui, sans lui, n'auraient jamais connu Dieu et qui, maintenant au nombre des anges, prient pour lui. Après une telle journée, le missionnaire ne s'occupe pas si son lit est la terre recouverte d'une natte ou non ; il s'endort d'un sommeil bien doux, et, le jour suivant, il recommence sa rude vie jusqu'à ce que le bon Maître dise : c'est assez, viens te reposer, viens jouir de l'éternité de bonheur promise à ceux qui ont tout laissé pour me suivre. Alors ce soldat du Christ s'endort du sommeil du juste, les missionnaires vont en pleurant déposer dans l'humble cimetière de la mission ce pauvre corps qui, un jour, se relèvera brillant de gloire et d'immortalité. Vous pourrez dire au bon Monsieur qui a promis 150 francs pour acheter un enfant noir, que j'ai déjà trouvé un très-beau petit noir très intelligent et qui promet beaucoup. Il a douze ans et s'appelle Farage, ce qui veut dire vide. C'est bien vrai, il est vide de la grâce de Dieu, mais bientôt il sera chrétien ; et, comme le désire son généreux libérateur, il portera le nom de Pierre et, je n'en doute pas, sera un excellent chrétien. Je vais faire mon possible pour envoyer la photographie du petit à son généreux libérateur. Combien de personnes au Canada trouveraient 30 piastres par an sans se priver du nécessaire afin de racheter un enfant nègre ! Combien de dames, dans mon pays, dépensent pour une seule soirée plus qu'il ne faudrait pour tarir bien des larmes et sauver bien des âmes ! Quelle consolation sur leur lit de mort si elles pouvaient dire à Dieu : je me suis privée des joies éphémères de ce monde pour procurer votre gloire ; maintenant, Seigneur, assistez-moi. Dieu qui ne se laisse pas vaincre en générosité enverrait ses petits anges pour les conduire au séjour du bonheur et de la gloire pour toute l'éternité.

Pardon, mon cher Monsieur, si je vous attriste par le récit des souffrances des pauvres noirs de l'Afrique centrale. La bouche parle de l'abondance du cœur et c'est un besoin irrésistible de s'ouvrir quelquefois. Transportez-vous en esprit ici, le soir, lorsque épuisé de fatigues et d'anxiété le missionnaire va se reposer un peu au milieu de ses chers petits noirs qui n'ont que lui d'espérance en ce monde. Voyez ce missionnaire presser sur son cœur une troupe de

petits noirs qui l'appellent Abouna (Père); comme il est heureux et comme son cœur se dilate à la vue de sa nombreuse famille qu'il a arrachée aux griffes de Satan. Sans doute, vous diriez : vous êtes heureux. Vous auriez raison, car si le corps souffre, l'âme est inondée de cette joie que le monde ne connaît pas.

Je suis obligé de terminer, car la nuit est très-avancée et je n'ai plus d'huile dans ma lampe, je suis obligé de tirer la mèche à chaque instant. Je vais, avant de m'étendre sur ma natte, adresser au bon Dieu une prière pour vous et pour tous nos autres bienfaiteurs du beau Canada; et pendant quelques heures, je vais oublier les contrariétés qui m'attendent à mon réveil.

Priez et faites prier pour la pauvre Afrique centrale, pour ses missionnaires et en particulier pour votre humble et reconnaissant serviteur.

A. BOUCHARD, Ptre, Miss. Apost.

---

*Autre Lettre du même au même.*

---

KHARTOUM, 2 Août 1881.

*Révérénd et bien cher Monsieur,*

Je profite du premier courrier pour venir vous remercier de votre honorée lettre et des trois billets inclus.

En attendant que je puisse trouver un moment pour écrire à M. Lagacé pour le remercier de sa charité, je vous prie de lui présenter mes respects et mes sentiments de la plus vive reconnaissance, et aussi ceux du petit nègre qui lui doit la liberté du corps et de l'âme. Comme je crois vous l'avoir dit déjà, j'ai trouvé un charmant petit noir voilà déjà assez longtemps. Il est très-intelligent et surtout très-bon et très-reconnaissant. J'espère qu'il sera baptisé bientôt, et bien entendu qu'il portera le nom de Pierre. Il n'y avait que trois jours que j'avais appris la triste nouvelle du désastre de Québec. Votre bonne lettre m'a un peu consolé, car ce n'est pas aussi considérable que ce que l'on m'avait dit; il ne s'agissait rien moins que de la destruction entière de la haute-ville. Je me doutais bien qu'il y avait de l'exagération, car

l'on disait qu'il y avait 63 églises de détruites. Je ne connais pas beaucoup Québec, mais il me semble qu'il n'y a pas 63 églises dans la haute-ville seulement. Je n'ai pas besoin de vous dire que je partage la juste douleur de mes compatriotes si éprouvés.

Comme il est probable que l'on fera des loteries pour venir au secours de tant d'infortunés, j'ai pensé que vous voudrez bien recevoir de moi un objet sans valeur sans doute, mais c'est tout ce que j'ai : c'est une tabatière en argent dont un grand du pays m'a fait cadeau. Comme je vous l'ai dit, c'est un objet de peu de valeur, mais venant d'un pays sauvage où les arts et métiers sont inconnus, l'on sera curieux de voir le travail des noirs du Soudan. Je suis certain que, même au Canada, si l'on n'avait pas plus d'outils et d'instruments qu'en ont nos nègres, l'on serait embarrassé d'en faire autant. Je vous enverrai cette tabatière par le prochain courrier. Vous devez avoir reçu une relation de notre évêque, Monseigneur Comboni, au sujet du manque d'eau au Cordofan. Il l'avait aussi envoyée aux Annales de la Propagation de la Foi à Lyon. Monseigneur m'a aussi envoyé une longue relation au sujet d'une jeune fille blanche qu'il y a à la Mission de Cordofan. Comme cette relation est en italien, il m'a fallu beaucoup de temps pour la traduire, car j'ai si peu de temps libre. J'ai envoyé une copie de cette relation à Lyon et je me propose de vous en envoyer une aussitôt que possible (1). Dans le moment, je commence à aller mieux, mais pendant plus d'un mois, j'ai été assez gravement malade, contre mon habitude, de sorte que, forcément, j'ai négligé une quantité de travail qu'il me faut faire maintenant, et je ne suis pas fort comme autrefois, et avec la chaleur affreuse que nous avons depuis quatre grands mois. Il est bien difficile de reprendre des forces. Nous avons notre part de tribulations ici cette année : la santé laisse beaucoup à désirer ; nous avons tous été malade et dans le moment il n'y a absolument qu'un seul qui se porte bien à la mission, c'est un frère récemment arrivé du Caire. Au Cordofan, les missionnaires ont souffert horriblement de la soif, et ils ont

---

(1) Voir cette lettre plus loin, à la page 234.



été plus de trois mois sans pouvoir laver le linge. Vous imaginez ce qui en est résulté. Maintenant c'est la saison des pluies au Cordofan, les missionnaires respirent un peu. Monseigneur Comboni, notre évêque, est parti du Cordofan pour retourner à Khartoum ; voilà trois jours qu'il est en voyage. S'il n'a pas d'accidents, il sera ici dans une douzaine de jours.

Monseigneur a fait un voyage très important ; il s'est avancé beaucoup dans l'intérieur du pays, jusqu'aux montagnes du Golfan où il a ouvert une station ; il a fait une carte du pays que personne n'avait encore visité. Après le retour de Sa Grandeur, je vous écrirai plus longuement. Si Dieu me donne la santé, je me propose de vous donner des détails sur les mœurs et coutumes des différentes tribus avec lesquelles je suis en rapport. J'ai bien la bonne volonté, mais les forces me manquent ; mais grâce à Dieu, le courage reste toujours le même.

Vous m'aviez demandé si M. Mazer, missionnaire dans l'Inde, était Canadien-Français ou Irlandais. Il me semble que j'ai oublié de répondre à cette question, je vais donc répondre aujourd'hui. M. Mazer est Canadien-Français de Montréal, mais il a été élevé aux Etats-Unis où ses parents avaient émigré lorsqu'il était tout petit. Si j'ai bonne mémoire, il a étudié au collège de Ste-Hyacinte une année ou deux. Il était à Mill-Hill depuis une année lorsque j'y suis arrivé, et nous avons été trois ans ensemble. Je dois terminer, car les forces me font défaut ; quand j'ai écrit une heure je suis épuisé de fatigue. Je me recommande à vos bonnes et saintes prières ; j'en ai tant besoin pour obtenir de Dieu la grâce de remplir fidèlement mes nombreux devoirs, et pour obtenir miséricorde quand il me faudra, peut-être bientôt, me présenter à son redoutable tribunal.

Croyez bien, cher monsieur, que je ne passe pas un jour sans demander à Dieu qu'il se charge de ma dette de reconnaissance envers vous, et qu'un jour je vous retrouve dans le beau ciel ; ce n'est que là que vous connaîtrez toute la reconnaissance de votre humble serviteur.

A. BOUCHARD, Ptre, Miss. Apost.

## LETTRE DE MGR COMBONI.

Mgr Comboni, vicaire apostolique de l'Afrique centrale, écrit d'El-Obeid, le 16 avril 1881 :

“ Je suis arrivé à El-Obeid, capital de Kordofan, le 5 avril à neuf heures du matin. J'ai été émerveillé de trouver une église nouvelle plus haute, plus vaste, plus belle que la maison du gouverneur qui passe ici pour un monument. La toiture et la façade sont à peu près terminées, mais une partie de la nef à l'intérieur et les murs à l'extérieur ne sont pas encore enduits de chaux faite d'eau.

“ Le manque d'eau c'est la grave question, question annuelle, question toujours en suspens. Avec de l'argent on peut en tout temps trouver quelque chose à manger ; mais, pour boire, il faut beaucoup d'argent et cette année même les deux établissements ont souffert de la soif. La dépense de l'eau s'élève à quinze, vingt, vingt-cinq francs par jour selon les mois. Plus le soleil devient brûlant, plus le prix de la boisson est élevé. Quel crève-cœur quand la supérieure des sœurs vient dire aux missionnaires : “ Nous ne pouvons pas préparer la nourriture des enfants ; ” ou quand on s'écrie : “ Père, j'ai soif ! ” Il faut alors aller trouver le gouverneur pour se faire donner un peu d'eau qu'on paie quinze ou vingt centimes le litre.

“ En Europe, il est difficile d'avoir une idée des tribulations à endurer dans ces régions arides et brûlantes ; il faut les avoir souffertes soi-même pour être convaincu. Si, certains jours, l'eau pour boire manque, comment faire pour les mains et le visage ? Heureux quand les missionnaires et les sœurs ont conservé dans la cuvette l'eau avec laquelle ils se sont lavés la veille ! Quelquefois elle devra leur servir de poisson ! Et quand il faut laver le linge des missionnaires, des sœurs et des enfants (filles et garçons), la dépense est doublée pour une semaine.

“ La construction et la réparation des maisonnettes des deux établissements augmentent encore nos dépenses. Impossible de se mettre à l'œuvre pendant la saison des pluies

qui dure de deux à trois mois ; il faut qu'au tout soit prêt auparavant, parce qu'au Kordofan les maisons sont faites de terre sablonneuse, et si le toit n'est pas bien en ordre et les murs enduits de terre mêlée aux excréments des animaux, l'eau pénètre et ruine la maison. L'année dernière, comme l'église était en construction, il a été impossible de s'occuper des deux établissements, et quand les pluies sont venues, il a fallu ouvrir le parapluie dans les chambres. Or, sous peine de voir tout s'effronder, nous devons cette année penser à nos maisons.

A El-Obeid, beaucoup de Coptes aimeraient à nous confier leurs enfants, mais pour cela on doit bâtir des écoles. Or, l'eau manque et il faut la payer à des prix impossibles. En attendant, le bien ne se fait pas.

“ Il y aurait un moyen de remédier à tous ces inconvénients : la création de puits ou de citernes. La citerne est préférable, parce que les puits doivent avoir une profondeur de 35 mètres au moins, et chaque année il faut les creuser encore. A 30 mètres, on trouve un granit qu'il est impossible de briser sans la poudre.

“ Une citerne qui fournirait tous les ans l'eau nécessaire pour étancher la soif, laver le linge et réparer les maisons doit coûter une somme considérable. Il faut, en effet, des briques cuites et du ciment. Or, les briques cuites coûtent 20 francs le mille, le ciment quinze francs le quintal. La citerne devant contenir environ 300 mètres cubes demanderait de 50 à 60,000 briques et un certain nombre de quintaux de ciment, sans compter la main-d'œuvre. Quelle somme !

“ Ah ! quelle peine j'éprouve quand je pense à mes pauvres missionnaires, sœurs et enfants, souffrant de la soif neuf mois de l'année, battus de la pluie les trois autres mois ! Quelle consolation j'éprouverais si je voyais une bonne fois de l'eau en quantité suffisante !

Dans ces temps de désolation, il y a beaucoup de souffrances à soulager, mais on trouve dans le Canada des cœurs d'une charité intarissable. Puissent-ils avoir pitié de nous et s'attendrir sur nos tribulations.

---

## BLANCHE LERMINA

OU UNE JEUNE CHRÉTIENNE DE LA NIGRITIE

PAR

MGR COMBONI, VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'AFRIQUE CENTRALE.

Depuis plus de quatre ans, les missionnaires d'El-Obeïd, capitale du Kordofan, comptent, parmi leurs néophytes, une jeune fille d'une quinzaine d'années. Bien que née de parents nègres, cette catéchumène a, par une singularité curieuse, le teint blanc et rose. Son nom primitif est Lermina ; selon l'usage de la mission, on lui conserva comme nom de famille et on lui donna au baptême sainte Blanche pour patronne. Ce fut le 3 juin 1879, que dom Fracaro, supérieur du Kordofan, régénéra cette enfant dans les eaux baptismales.

Blanche Lermina est originaire du pays des Nambias à l'ouest du haut Nil, entre le premier et sixième degré de latitude nord, au milieu des tribus anthropophages des Ynam-Ynam (peut-être Nyam-Nyam), à quelques semaines de marche du Dar-Fertit. Elle est petite, mais robuste et bien conformée. Son type est celui de la race éthiopienne ; sa peau est extrêmement dure. Son teint est beaucoup plus blanc que celui des femmes d'Europe (1) ; ses cheveux sont blonds, mais laineux, comme ceux des nègres. Ses yeux sont d'une couleur bleue pâle qui se rapproche du blanc : elle voit beaucoup mieux la nuit que le jour ; en pleine obscurité elle s'acquitte parfaitement de tous ses travaux.

Son père, Ninghina, et sa mère, Gen-Jidi, sont absolument noirs. De ses deux sœurs, l'une l'est aussi, l'autre est d'un rouge tirant sur la couleur des Abyssins. Son père, féroce

---

(1) En 1858, Mgr Comboni, se trouvant dans la tribu des Sic sur les frontières occidentales du fleuve Blanc, entendit parler d'un pays appelé Dor, situé beaucoup plus vers l'intérieur et entouré de tribus de nègres noirs comme l'ébène, au milieu desquelles sont des naturels parfaitement blancs. Ces nouvelles lui furent confirmées plus tard par M. Ange Castelbolognese, qui disait avoir visité ce pays de Dor en compagnie de M. Jules Comet.

*giallaba* (négrier), qui s'est enrichi en volant et en vendant de pauvres esclaves, perdit sa fille par de justes représailles. Pendant qu'il était dans un pays lointain occupé à la chasse à l'homme, des concurrents lui ravirent son plus cher trésor.

Après un voyage de plusieurs mois à travers des forêts peuplées de lions et autres bêtes féroces, Lermina arriva près de Bahr-el-Ghazal. Elle fut capturée par les soldats du gouvernement et transportée au Dar-Four où elle fut présentée à Son Excellence Gordon-Pacha, gouverneur du Soudan. Ce haut fonctionnaire, passant à El-Obeïd, la confia à notre mission.

Blanche Lermina assure que son pays des Nambias est arrosé par de beaux fleuves et que la végétation y est extraordinairement belle : le citron, le raisin, la banane, la grenade, la tomate, le froment, le sésame, le maïs, les oranges, les fèves, la patate sucrée croissent dans ses campagnes.

On se sert de buffles comme monture. On trouve aussi des bœufs, des moutons, des chèvres, des zèbres, des giraffes, des autruches, des oiseaux de toutes formes, de toutes grandeurs et de toutes couleurs, mais on n'y connaît ni ânes, ni mulets, ni chevaux, ni chameaux, ni dromadaires. En revanche, les éléphants, les lions, les léopards et les serpents, etc., y foisonnent. De nombreux Giallabas, qui font la chasse à l'homme, parcourent sans cesse la contrée et se volent réciproquement leurs esclaves; aussi vit-on au pays des Nambias dans des craintes continuelles.

La langue maternelle de Blanche s'appelle ismiri-zandi. Cet idiome me semble d'origine sémitique. Il est monosyllabique comme le denka-ika et le barika, idiomes parlés par un grand nombre de tribus situées entre le troisième et le douzième degré de latitude nord. Blanche comprend encore la langue des Den-Kaitra, mais elle ne la parle pas. Elle a de fréquents entretiens en ismiri-zandi avec une ancienne esclave, sa compagne de captivité, qu'elle voudrait gagner au catholicisme. Cette esclave est au service d'un de nos catholiques d'El-Obeïd.

Après cette digression géographique et philologique, revenons à notre néophyte.

D'une intelligence très ordinaire, elle eut beaucoup de peine à apprendre le catéchisme. Mais, du jour où elle fut instruite des vérités de notre sainte religion, elle devint fervente catholique. Elle a pour la très sainte Vierge une dévotion spéciale et la veille de ses fêtes elle ne prend aucune nourriture.

Son humilité est admirable : plusieurs fois sa maîtresse l'a invitée à manger le pain des Sœurs, bien inférieur à celui d'Europe, mais préférable au millet, nourriture de l'orphelinat. Blanche a toujours refusé.

“ Il ne convient pas, dit-elle, qu'une pauvre esclave, comme moi, mange le pain des Sœurs qui sont libres.

“ Mais, lui faisait-on observer, du moment que vous avez reçu le saint baptême, vous êtes libre comme les Sœurs.

“ Sans doute, répliquait-elle, je suis libre parce que j'ai eu le bonheur de devenir chrétiennes ; mais je suis née païenne, et il ne convient pas que je partage la nourriture des Sœurs qui ont toujours été chrétiennes ; pour moi, le pain des noirs suffit et je serai heureuse d'être la servante des bonnes religieuses.”

Parfois son naturel sauvage se trahit encore lorsqu'elle se trouve aux prises avec une difficulté ou que ses compagnes brisent par maladresse quelque objet confié à sa garde ; elle se trouble, s'irrite et sa colère lui donne l'air d'une bête féroce. Mais bientôt la pensée de Dieu la calme, elle redevient douce et patiente.

Pour les petits nègres et pour les malades, Blanche est d'une charité sans borne : elle se prive en leur faveur.

Mais la plus belle vertu qui orne son âme, c'est son angélique pureté. Bien qu'elle ait été témoin, à la maison paternelle et pendant son esclavage, de scènes révoltantes, elle n'a rien perdu de sa simplicité et de sa candeur originelles. L'admiration que lui inspirent les religieuses, qui renoncent aux joies de la famille pour se consacrer tout entières au bonheur de leur prochain, lui a fait concevoir la généreuse pensée de les imiter. Elle a déjà refusé deux fois des propositions de mariage. Gordon-Pacha, ayant reçu des provinces de l'équateur un jeune blanc de la même race que Lermine, conçut aussitôt la pensée de l'unir à son ancienne

protégée. Il l'envoya à El Obeïd et les soldats du gouvernement le conduisirent à la mission ; mais, malgré toutes les instances, Blanche ne voulut pas voir son jeune compatriote. Dom Léon Losi, missionnaire de grande expérience, lui offrit un autre parti ; elle refusa également. " A l'exemple des Sœurs, elle a choisi, dit-elle, Jésus-Christ pour son unique époux ; elle veut vivre avec les religieuses et restera toute sa vie l'humble servante de ces femmes de Dieu."

" Puissions-nous, dit en terminant Mgr Comboni, conserver de longues années pour notre édification à tous et l'accroissement de notre sainte foi dans l'Afrique centrale, cette vierge si généreuse et si pure, qui paraît avoir échappé à la malédiction portée contre les fils de Cham. C'est la fleur la plus brillante, la plus parfumée et la plus délicate qu'ait jamais produite la mission de la Nigritie."

# ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC.

---

*Lettre de M. Octave Drapeau, Ptre, Missionnaire, à M. H. Tétu,  
Ptre, Aumônier, Archevêché de Québec.*

---

STE-ANNE DE RISTIGOUCHE, 30 mai 1881.

*Cher Confrère,*

A votre demande, je vous adresse ces quelques lignes pour les Annales de la Propagation de la Foi, si vous jugez qu'elles méritent d'y figurer. La mission de Ristigouche n'offrant, suivant moi, rien d'intéressant actuellement, vu que les mœurs et coutumes sauvages sont presque complètement disparues, j'ai cru opportun de m'enquérir, auprès des plus vieux sauvages, des traditions suivantes qui pourront peut-être intéresser les lecteurs des annales.

## L'ÉCUREUIL BLANC.

La tribu des Micmacs avait coutume de se rencontrer avec une autre tribu amie, sur une île à quelque distance de Ristigouche. Lors de l'une de ces visites, des enfants Micmacs s'amusant avec des petits compagnons de l'autre tribu, virent un écureuil blanc. Chaque parti se met à réclamer la possession de l'animal : une dispute s'engage, un combat s'ensuit, un enfant est tué. Les deux tribus tiennent conseil sur ce malheureux événement. On décide que pour conserver la paix un combat sera livré seulement entre trois jeunes gens de chaque parti, et que les vaincus seront considérés comme appartenant au parti coupable du meurtre. Le combat se livre, mais contre l'attente des conseils, la mêlée devient générale. Il en résulte une guerre de quarante ans, sur les bords de la rivière qui a été nommée pour cette raison, rivière de la Longue Guerre (Ristigouche).



## LE DIEU.

La pointe de terre occupée aujourd'hui par M. Ferguesson, N. B., était autrefois habitée par un village indien très peuplé. Un jour se présente dans le village, un individu se faisant passer pour dieu. On l'entoure d'une profonde vénération; on lui élève une cabane avec le plus grand soin. Cette grande nouvelle se répand dans le pays d'alentours, et les sauvages viennent en foule rendre hommage à ce nouveau dieu. Dans une assemblée de plusieurs mille, un vieillard se lève au milieu de l'assistance, et apostrophant ce dieu, il lui dit. "Toi tu n'es pas Dieu, on ne voit Dieu qu'après la mort; toi, tu es un homme comme nous, tu as une femme et des enfants." "Mes frères, dit-il, en s'adressant à ses camarades, si vous ne le tuez pas aujourd'hui, demain il aura pris la fuite." Le lendemain matin, on cherche le dieu, et il n'était plus;—le diable l'avait emporté, ajouta le vieux sauvage rapportant ce fait.

## MOWAK.

Un sauvage extraordinaire gardait la pointe de la mission, s'en prétendait le roi, et en défendait l'approche à tout être humain. Il s'appelait Mowak. Il avait une taille de sept pieds et demi de haut; sa voix puissante se faisait entendre jusqu'au fond de la Baie, et retentissait à plusieurs milles dans la forêt. Il s'occupait à faire des ouvrages en pierre d'une force sans pareille, et d'un caractère féroce, il était redouté de tout le monde. Apprenant que huit familles sauvages campées à l'embouchure de la rivière Matapédiac, voulaient s'emparer de sa pointe, il se dirige vers elles la fureur dans l'âme, et massacre tout, hommes, femmes et enfants. Dans la suite, il organise au village des Micmacs une expédition de deux cents hommes, qu'il conduit sur les bords d'un grand lac. Et là, il les met à mort, croyant diminuer le nombre de ses ennemis, et mieux conserver ses possessions. Deux victimes seulement, des Oreilles-Coupées, échappent au carnage, et viennent raconter ces tristes exploits. De retour à sa pointe, le Mowak reçoit une balle qui le perce d'outre en outre. Se couchant près d'un ruisseau, il

introduit dans sa blessure de l'eau qui suivant la direction de la balle, s'échappe par l'autre plaie. C'est dans cet état que deux Indiennes le trouvent et le prennent sous leurs soins.

Une fois guéri, le terrible Mowak disparaît dans la forêt pour faire la guerre aux sauvages, sans craindre nullement la mort. Rendu près de Québec, il fait son dernier exploit : il étouffe un bœuf dans ses bras. Poursuivi sans doute par la crainte, il n'a plus été revu.

---

STATISTIQUES.

Ames.....	415
Communians .....	300
1re communion.....	17
Confirmés l'été dernier.....	38

Bien à vous,

OCT. DRAPEAU, Ptre. Miss.

---

## Léon XIII et la Propagation de la Foi.

---

LETTRE DU R. P. VICTOR JOUET, MISSIONNAIRE DU S. C.

Rome, 14 juillet 1881.

Très-Révérénd Père supérieur,

Avant de vous raconter l'audience si bonne et si encourageante accordée par S. Sainteté Léon XIII à notre cher Père Durin, permettez-moi de noter un petit incident qui a probablement sa part dans les desseins de la divine Providence. Samedi matin, à la messe, la pensée nous vint tout à coup *qu'une belle bannière du Sacré Cœur bénite par le Saint-Père, pour la mission, attirerait des grâces particulières sur nos missionnaires...* Mais où la trouver ? Comment la faire faire en quelques heures?... Nous attendions notre audience d'un moment à l'autre... après mille combinaisons toutes inutiles, notre bon ange gardien nous fit songer aux Sœurs de Saint-Vincent de la *Bocca-Della Verita*, qui ont toujours été si pleines de zèle pour nos œuvres... Nous allons les trouver, et quel n'est pas notre étonnement lorsque la R. Mère assistante, en nous voyant, et avant que nous lui ayons fait connaître le motif de notre visite, nous dit en souriant : "*Où, mon Père, depuis ce matin, à la messe, j'ai une pensée qui ne me laisse pas de repos... Figurez-vous qu'il m'est venu en tête d'offrir une belle bannière du Sacré-Cœur à vos Pères qui vont en Nouvelle-Guinée.... Mais je veux la leur donner aussi jolie que possible, et vous allez me dire comment il la faut faire ?..*"

Vous suppléerez vous-même, T.-R. Père supérieur, au reste de la conversation qui serait certainement bien intéressante mais trop longue à reproduire... la grande difficulté était que les bonnes sœurs demandaient *deux mois* pour confectionner ce petit cadeau, et que nous voulions la chose *tout de suite...*

Après bien des combinaisons et propositions irréalisables, on se souvient qu'il y a dans la communauté une très riche bannière du Sacré-Cœur... mais c'est un trésor de famille... c'est une pieuse sœur guérie par Pie IX qui l'a brodée, et qui est morte en 1878, dans les sentiments de la plus admirable piété... impossible de se défaire de ce souvenir... N'importe ! nous insistons si bien pour voir ce précieux travail, qu'on finit par nous l'apporter au parloir. Dès lors, le doute n'est plus possible pour nous ; cette bannière est évidemment faite pour la Mission... Elle représente Notre-Seigneur marchant au milieu d'une moisson couverte d'épis dorés ; Notre-Seigneur présente son divin Cœur avec un regard si attendrissant, un sourire si doux, et un geste si expressif, qu'on ne saurait mettre sur ses lèvres adorables d'autres paroles que celles-ci : *Messis quidem multa, operarii autem pauci...* *abondante est la moisson, en petit nombre les ouvriers...* (Luc, 10, 2). C'est le Sacré-Cœur de Jésus missionnaire appelant des moissonneurs à sa suite... Comment cette bannière ne serait-elle pas pour les missionnaires du Sacré-Cœur?... La raison était si évidente, que ce ravissant chef-d'œuvre d'art et de piété nous a été offert avec la plus grande générosité... et le mercredi 13 juillet, à 8 heures et demie du soir, nous avons notre audience tout-à-fait particulière... nous nous sommes rendus au Vatican avec la bannière du Sacré-Cœur, au grand étonnement des gardes et des camériers, et avec elle nous sommes entrés dans les appartements de Sa Sainteté... Le Pape était assis sur son fauteuil ; Il a souri aimablement en voyant entrer chez lui ce noble étendard que portait, non sans trembler un peu d'émotion, le bon Père Durin...

“...Très saint Père, avons-nous dit alors, après avoir fait  
“ les prostrations et baisé les pieds du Souverain Pontife,  
“ *voici le Père qui a été choisi par Notre T. R. Père général et*  
“ *accepté par la Propagande, pour être Supérieur des Missions*  
“ *de la Mélanésie et Micronésie ; il ne veut point partir pour ces*  
“ *lointaines contrées sans recevoir la bénédiction de Votre Sain-*  
“ *teté. Ce sera sa plus grande consolation et sa plus grande*  
“ *force... Supérieur et fondateur de notre maison à Watertown,*  
“ *il a tout quitté pour répondre aux désirs de ses supérieurs et*

“ au vœu du Vicaire de Jésus-Christ, et sur votre parole il partira pour l'Océanie avec deux de nos Pères.

— “ Je suis très content que la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur ait accepté cette mission... Il faut aujourd'hui, plus que jamais, tourner ses regards vers les contrées barbares et leur envoyer des prédicateurs... Allez sans crainte, c'est l'Eglise qui vous envoie. Votre présence seule fera du bien. Les sauvages eux-mêmes en vous voyant venir de si loin, ne pourront s'empêcher d'admirer l'esprit de dévouement et de sacrifice qui anime les Missionnaires... le bon Dieu bénira votre courage, mais ne vous exposez pas trop, soyez prudents...”

Le Saint-Père paraissait très-ému et très-animé en disant ces paroles. Nous restions fascinés sous ce regard plein de majesté et nous sentions que c'était bien Dieu lui-même qui nous investissait par son vicaire de cette grande mission.

“ Vous partez trois seulement et cela suffit, aujourd'hui, mais il y en a d'autres qui se préparent ? ”

— “ Oui, Très Saint-Père, parmi nos enfants de la Petite Œuvre, nos novices et nos scolastiques, il y a d'ardentes aspirations vers l'apostolat, mais il y aura encore à attendre pour avoir de nombreux missionnaires.... ”

“ Ici, à Rome, notre scolasticat augmente, et la maison maintenant terminée va nous permettre de recevoir un plus grand nombre de jeunes religieux...”

Ici le Saint-Père daigna renouveler l'expression de cet intérêt paternel qu'il porte à notre cher petite Société et à nos enfants de Rome en particulier, et revenant au R. P. Durin, il lui dit :

“ Vous êtes donc né en Amérique ? ”

— “ Non, T. S. Père, j'étais supérieur en Amérique, mais je suis français et du diocèse de Moulins.... ”

— “ Oh ! je connais bien, et j'aime beaucoup Mgr de Breux-Brézé, c'est un grand évêque, je l'ai bien apprécié au Concile. ”

— “ T. S. Père, reprit le Père Durin, c'est à Monseigneur de Moulins que je dois l'attachement inaltérable que je professe pour le Saint-Siège, il a su nous inspirer la soumission la plus grande et le dévouement le plus entier envers le Souverain Pontife.... ”

— “ Eh bien, ajoute le Saint Père, cela vous portera bonheur. Ne craignez rien. Nous prions pour vous... Il y a partout des méchants, il y a partout des épreuves, mais avec le Sacré Cœur de Jésus, vous pourrez triompher de tout. Et quelles sont vos ressources ?... ”

— “ Très Saint Père, nous n'avons absolument rien... ”

Le Pape sourit et nous dit alors : “ la Propagande et la Propagation de la Foi viendront un peu à votre secours ; nous avons fait dernièrement une encyclique adressée à tous les évêques du monde et par eux à toute la chrétienté, pour recommander aux fidèles l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et notre but en faisant cet appel a été surtout d'attirer de plus grandes charités en faveur des missions nouvellement établies et des missions les plus difficiles... ”

— “ T. S. Père, osez-nous lui dire, quel nom Votre Sainteté désire-t-elle que l'on donne au premier sauvage baptisé par les missionnaires du Sacré-Cœur. ”

— “ Vous appellerez le premier, LÉON, le second, JOACHIM, le troisième, JOSEPH, et vous nous enverrez, n'est-ce pas ? des nouvelles de la mission et des rapports sur ses progrès... Et cette belle bannière, qui l'a faite ? ”

— “ T. S. Père, c'est une sœur de St-Vincent, guérie par Pie IX, et morte quelques années après, bien saintement. ”

Le Saint Père prit alors la bannière, l'admira en détail, la trouva magnifique. “ Elle ravira tous les sauvages... je vais la bénir pour qu'elle vous aide à remporter beaucoup de conquêtes sur ces chères âmes. ”

Et en disant ces paroles, il daigna la prendre entre les mains, la bénir, et la remettre entre les mains du cher Père Durin, comme le symbole de son apostolat...

Mous nous retirâmes bien émus et bien contents.—Toutes les paroles du Pape résonnaient jusqu'au fond de notre âme... une surtout ne cessait de revenir sur nos lèvres, le Saint Père l'avait dite avec tant de majesté et d'autorité :— “ Ne craignez rien, c'est l'Eglise qui vous envoie... ” Que cette parole est consolante ! Notre Seigneur disait à ses apôtres : “ Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé... ” et à son tour le successeur du Prince des apôtres nous appelle et nous envoie, et la parole du Pape c'est la parole de l'Eglise...

Puisse le récit rapide de cette audience, intéresser nos chers associés, et leur inspirer l'idée de venir par leurs prières et leurs aumônes, au secours de cette immense mission abandonnée depuis vingt-cinq ans... et au secours des Missionnaires et des sauvages qui n'oublieront ni sur la terre ni dans le ciel leurs généreux bienfaiteurs et leurs généreuses bienfaitrices !

Une dernière parole, elle est de Léon XIII, dans son admirable encyclique du 3 décembre 1880, et elle s'adresse surtout à nos vénérés confrères dans le Sacerdoce, et aux jeunes séminaristes animés de l'esprit apostolique : *“ Si vous connaissez des hommes zélés pour la gloire de Dieu, et en même temps disposés et aptes à partir pour ces saintes expéditions, encouragez-les, afin que la volonté de Dieu étant bien connue et manifestée, ils n'écoutent point la chair et le sang, mais plutôt qu'ils se hâtent de répondre à l'appel du Saint-Esprit... Spiritus Sancti vocibus obtemperare festinent.”*

Votre enfant dévoué in C. Jèsu,

VICTOR JOUET,  
Miss. du S.-C.

# MISSIONS D'ASIE.

[Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.]

VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONDICHÉRY.

*Lettre de Mgr Laouënan, des Missions-Etrangères de Paris, vicaire apostolique de Pondichéry, à M. Hamet, chanoine honoraire de Saint-Brieuc, directeur diocésain de l'Œuvre :*

“ Les associés de la Propagation de la Foi peuvent être assurés que leurs aumônes ne sont pas stériles. Je n'ai pas besoin, pour en fournir la preuve, de sortir des lieux dont je fais en ce moment la visite pastorale. Quand j'y vins pour la première fois en 1848, il y a trente-deux ans, je voyageai plusieurs jours sans trouver une église et un chrétien; toute cette partie du vicariat, sur une longueur du nord au sud d'environ 120 kilomètres, et une largeur presque égale de l'est à l'ouest, était confiée à un seul missionnaire et ne comptait que cinq ou six stations, avec six ou huit mille chrétiens. Aujourd'hui, nous avons plus de trente-cinq mille fidèles, partagés en neuf districts, avec autant de missionnaires, et vingt-cinq à trente églises ou chapelles. De quelque côté que vous vous dirigiez, vous rencontrez fréquemment des chrétiens; du plus loin qu'ils vous aperçoivent, ils accourent et, se prosternant à terre, ils vous saluent par la formule d'usage: “Gloire à Dieu, Père.”

“ Des progrès analogues se constatent dans toutes les parties de la mission. Dans la province de Salem, qui compte près de deux millions d'habitants, il n'y avait, à la même époque, qu'un seul missionnaire pour huit à dix mille fidèles; aujourd'hui, nous y avons dix ou douze missionnaires, avec vingt-cinq ou trente mille chrétiens. Pour tout résumer d'un mot, lorsque le Saint-Siège m'a imposé, en 1868, la charge de cette mission, le chiffre des néophytes était d'environ 112,000; il dépasse aujourd'hui 180,000.



“ Ces changements, que j'admire moi-même, sont dus manifestement à la droite du Très-Haut ; néanmoins, c'est justice de reconnaître que les aumônes de la Propagation de la Foi en ont été, après Dieu, le principal instrument ; ce sont ces aumônes qui nous permettent d'entretenir un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques, de travailler à la formation d'un clergé indigène, de multiplier les écoles et les catéchistes, de construire dans les centres principaux des églises, des chapelles et d'humbles presbytères, de soulager un peu les pauvres qui forment la très-grande majorité de notre troupeau ; car, il est vrai de le dire, aujourd'hui, comme du temps de saint Paul, il n'y a, parmi nos chrétiens, ni beaucoup de riches, ni beaucoup de nobles ; c'est dans les classes indigentes que se recrutent généralement les néophytes.

“ A ce propos, permettez-moi d'exprimer ici l'admiration continuelle que j'éprouve en considérant non seulement cette prédilection particulière de Dieu envers les humbles et les pauvres, mais la puissance merveilleuse de son action en eux. Humainement parlant, ils semblent avoir plus à perdre qu'à gagner en se faisant chrétiens, et surtout en se faisant catholiques. Généralement, ils sont, en effet, dans une sorte d'esclavage, ou tout au moins dans une étroite dépendance à l'égard des propriétaires et des chefs de leurs villages ; sans terres qui leur soient propres, et écrasés de dettes usuraires, ils sont obligés, pour vivre, de travailler à la merci de leurs créanciers et de leurs maîtres. Ceux-ci, restant païens, leur deviennent ordinairement hostiles, quand ils se font chrétiens ; ils les insultent, les maltraitent, leur refusent du travail ou ne leur laissent aucune liberté d'accomplir leurs devoirs religieux. Excités et soutenus par ces maîtres, leurs propres parents païens les repoussent, les vexent de toutes manières. Ajoutez qu'ils sont dispersés çà et là, loin du prêtre, loin de l'église, sans soutien, sans consolation. Ainsi, le district où je me trouve aujourd'hui n'a pas moins de 35 kilomètres du nord au sud, et presque autant de l'est à l'ouest ; il compte environ huit mille cinq cents chrétiens, disséminés en plus de cent villages, et n'a qu'un seul missionnaire. Outre l'église centrale, il existe

bien sept ou huit petites chapelles dans les endroits principaux, que le prêtre visite tour à tour ; mais, dans l'intervalle, les pauvres chrétiens sont privés de la messe, des instructions, de la présence et des encouragements de leur Père. D'autre part, ils sont continuellement tentés et harcelés par les offres d'argent que font les agents protestants répandus dans le pays, et dont tout le zèle, toute l'ambition, consiste à pervertir les catholiques.

“ Comment ces pauvres gens, qui ne sont pas assurés le matin d'avoir de quoi manger le soir, qui n'ont pour couvrir leur nudité que des haillons indescritibles, ont-ils le courage et l'énergie d'affronter ces persécutions, de résister à ces tentations, de persévérer dans la foi malgré l'isolement dans lequel ils se trouvent forcément ? Dieu seul, évidemment, les anime. Ce ne sont, à coup sûr, ni les promesses que nous leur faisons, ni la valeur des secours que nous leur distribuons ; pauvres nous-mêmes, nous ne pouvons donner que de notre indigence, et nous ne leur promettons que les biens éternels ; cependant, c'est à la religion catholique qu'ils viennent, c'est là qu'ils restent envers et malgré tout.

“ Il y a trois ou quatre jours, nous arriva de loin un homme de caste honorable, baptisé il y a un an avec sa femme et ses petits enfants. Son frère, avec lequel il partage la maison paternelle, avait muré la porte qui donne sur son logement, afin de n'avoir aucune communication avec lui ; le chef du village menaçait de saisir son champ et de confisquer ses deux vaches, son unique avoir. Il eut soin de les amener avec lui, afin qu'on ne s'en emparât point durant son absence, et il se confessa et reçut les sacrements. Pour comble d'épreuve, Dieu l'a affligé d'une maladie qui l'a tout défiguré ; les païens lui répètent sans cesse que ce sont leurs dieux qui le frappent ainsi pour le punir de sa défection. Pourtant, au milieu de ces afflictions, il reste calme et ferme, fidèle à sa foi, confiant en la Providence. Après avoir été fortifié par les sacrements, il est retourné à son village.

“ Le même jour se présentait un protestant, qui a deux frères protestants comme lui ; tous les trois sont dans une

situation prospère, grâce aux largesses et aux dons des ministres. Ils venaient cependant nous communiquer leur désir secret d'entrer dans l'Eglise catholique ; ils savent que cette démarche peut causer leur ruine, et cette crainte bien naturelle les fait hésiter ; mais ils finiront par en triompher.

“ Quelques catholiques, accablés par la misère et les dettes, attirés par les promesses des ministres, succombent à la tentation ; mais, en même temps, ils perdent la paix de l'âme et restent sans sécurité ; les enfants qui leur naissent, ils les envoient secrètement baptiser par le missionnaire catholique ; dès qu'ils sont malades eux-mêmes, ils appellent le prêtre pour se confesser et recevoir l'extrême-onction ; car, me disaient naïvement quelques-uns dernièrement rentrés au bercail, si cette religion fournit de quoi vivre, elle ne vaut rien pour mourir.

“ Que de fois, en présence de tant de misères, de besoins et de persécutions, regrettons-nous de n'être pas, nous aussi, riches et puissants, afin de soutenir nos pauvres néophytes, de les protéger, de les rendre indépendants ! Mais il vaut sans doute mieux, pour leur salut et pour la gloire de Dieu, que les choses restent comme elles sont. Si nous étions riches, si nous pouvions distribuer des secours à pleines mains et sous toutes les formes, comme les ministres protestants, notre sainte religion deviendrait aux yeux du peuple une religion d'argent ; Dieu nous retirerait sa grâce, ou ne nous l'accorderait qu'avec parcimonie ; la foi, qui justifie et qui fortifie, manquerait à nos néophytes ; ils ne verraient, dans le catholicisme, qu'un moyen de vivre et de s'enrichir, et finalement ils perdraient leurs âmes, aussi bien que dans le paganisme et l'hérésie.

“ Au reste, tout cela est l'affaire de Dieu, plus encore que la nôtre, et chaque jour nous pouvons le reconnaître, il sait mieux que nous la manière d'attirer les âmes qu'il a choisies et prédestinées. A 35 kilomètres d'ici, vivent une dizaine de familles, comptant de quarante à cinquante personnes. Séduites par les promesses, elles avaient renoncé à l'idolâtrie et embrassé le protestantisme. En retour, le ministre leur avait distribué d'assez fortes sommes pour acheter des terres et des bestiaux. Ce sont des gens de castes honorables,

et par conséquent n'ayant jamais eu, auparavant, de relations sociales avec les parias. Le ministre les oblige d'abord à manger, avec les parias, de la viande de bœuf préparée par ceux-ci ; puis il essaya de persuader à leur chef, qui était encore célibataire, d'épouser une jeune fille de cette classe méprisée. Il s'y refusa ; mais déjà tous étaient souillés, aux yeux de leurs parents païens, de trois crimes abominables : et, à partir de ce moment, personne ne voulut plus communiquer avec eux. Les voilà donc excommuniés, exclus de la société et de la famille, privés de l'eau et du feu, et partant fort embarrassés de leur situation. Que faire et devenir ? Ils ne trouvaient aucune issue. Sur ces entrefaites, quelques-uns de leurs parents païens, qui demeurent dans un autre village où il y a un grand nombre de catholiques des mêmes castes, leur suggérèrent la pensée d'embrasser le catholicisme, parce que, disaient-ils, le baptême les délivrerait des souillures qu'ils avaient contractées, et les prêtres catholiques laisseraient chacun vivre paisiblement dans sa caste ; ils leur promettaient, à cette condition, de reprendre avec eux les relations antérieures.

“ Nos pauvres gens prêtèrent l'oreille à cet avis, et, après s'être assurés de l'assentiment de toute leur famille, ils vinrent nous prier de les recevoir. Il y a un an qu'ils se présentèrent à moi, comme je passais ici même, et qu'ils me racontèrent leur histoire. Je les accueillis avec bienveillance ; mais il existait un obstacle : les sommes d'argent avancées par le ministre protestant et qu'il fallait rendre. Ils auraient voulu que nous fissions les frais de cette restitution. Je m'y refusai, en leur disant qu'il ne me convenait pas de les acheter, comme avait fait le ministre. Cette parole ne les a pas découragés, par la grâce de Dieu ; ils ont maintenant remboursé au pasteur protestant ce qu'ils avaient reçu de lui, et ont demandé un catéchiste pour les instruire et les préparer au baptême.....

“ Anxiétés et tristesses, consolations et encouragements, voilà les mots qui résument notre vie. Anxiétés et tristesses, de voir tant d'âmes qui se perdent autour de nous, tant de bien à faire, tant de maux à réparer, tant de misères à secourir, tant de travaux et d'œuvres à entreprendre et à

exécuter pour étendre et affermir de plus en plus le règne de Jésus-Christ, sans avoir les moyens d'y correspondre ; consolations et encouragements, en voyant la manière merveilleuse dont le bon Dieu supplée à notre pénurie et à notre insuffisance, amène et garde lui-même dans le bercail les brebis qu'il a choisies et prédestinées. Honneur, louange et bénédiction lui en soient rendus dans les siècles des siècles !

“ En ce moment, je suis poursuivi par une autre préoccupation ; une partie considérable du vicariat, et en particulier les districts dont je fais la visite pastorale, sont menacés ou même déjà affligés par une nouvelle famine ; les pluies d'hiver, qui tombent surtout en octobre, novembre et décembre, ont été insuffisantes partout, et nulles en un grand nombre de localités ; par suite, les récoltes ont été mauvaises ou ont complètement manqué. La misère est donc très-grande parmi le petit peuple dont se composent principalement nos chrétientés. Voici ce que m'écrit à ce sujet un de mes confrères, à qui j'avais demandé des nouvelles de son district et du voisinage :

“ Quoique nous ne soyons encore que dans le mois de janvier, les étangs sont déjà à sec, et l'on est obligé de tirer de l'eau des puits pour abreuver les troupeaux. Que sera-ce dans un ou deux mois, si Dieu ne nous envoie de la pluie ? Ajoutez qu'en plusieurs localités, il est tombé sur les bestiaux une maladie qui en fait périr un grand nombre. Tout espoir de faire une récolte de riz étant perdu, on comptait au moins sur le *varagau*, espèce de petit millet qui exige peu d'humidité ; on en avait semé partout ; mais les pluies ayant complètement manqué, tout a été perdu. Je ne sais de quoi et comment vivront nos chrétiens. Ces jours derniers, quelques-uns me disaient :

“ Cette année, nous mourrons tous. Lors de la grande famine, nous avons pu acheter du grain avec le prix de nos bijoux et de nos bestiaux. Nous n'avons plus rien ; le peu qui nous restait, les agents du gouvernement anglais nous l'ont enlevé pour solder les arriérés de nos impôts. Comment pourrons-nous vivre ?

“ Le nombre des districts du vicariat qui sont désolés par

cette sécheresse s'élève à quatorze, avec une population chrétienne d'environ cinquante mille âmes.

“ Comment ferai-je moi-même pour subvenir aux besoins de tant de monde ? Je n'en sais absolument rien. La grande famine, en augmentant le nombre de mes enfants spirituels, a en même temps augmenté considérablement mes charges. Le gouvernement anglais avait, jusqu'à présent, fourni à l'entretien d'environ 450 orphelins des deux sexes qu'il nous avait confiés ; il nous a retiré ce secours. Pourtant il a fallu doubler les catéchistes pour soigner les nouveaux chrétiens, construire beaucoup de nouvelles églises et chapelles ; toutes nos ressources sont engagées. Confiant en la Providence qui nous donne chaque jour tant de preuves de sa paternelle bonté, je distribue entre les missionnaires des districts éprouvés tout ce dont je puis disposer. Mais combien de temps cela durera-t-il ? Trois ou quatre mois au plus. Et après ?... Après, *sauvami siltam* (la volonté de Dieu) comme disent nos Indiens. Dieu sait mieux que nous ce qui est avantageux au salut de ces peuples, et il nous viendra encore en aide, je l'espère, comme il l'a fait si abondamment pendant la grande famine.”

† FRANÇOIS, évêque de Flaviopolis,  
*vic. apost. de Pondichéry.*”

# MISSIONS D'Océanie.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE.

*Lettre du R. P. Hilléreau, de la Société de Marie, au R. P. Poupinel, de la même Société.*

“ Nouméa, 6 février 1880.

“ *Mon Révérend Père,*

“ Au lendemain du terrible cyclone qui a ravagé la Nouvelle-Calédonie, je viens vous raconter nos désastres, convaincu que vous lirez ce récit avec un douloureux intérêt.

“ La journée du samedi 24 janvier 1880 restera comme un souvenir néfaste dans les annales de Nouméa. Ceux qui ne voient dans les événements humains et le désordre des éléments rien que de très naturel et de très explicable aux yeux de la raison et de la science, sont libres de chercher à leur gré les causes de cette effroyable perturbation ; mais ils ne nous empêcheront pas de monter plus haut et de reconnaître la main de Dieu qui s'appesantit sur notre colonie déjà si éprouvée. Que de désastres, en effet, depuis 3 ans ! La faillite, la banqueroute, la dépréciation des mines, l'insurrection canaque, les inondations après la sécheresse, les sauterelles, le cyclone enfin... Que Dieu ait pitié de nous, et que les hommes, éclairés par tant de douloureux événements, deviennent meilleurs !

“ Dès le vendredi, 23 janvier, les gens expérimentés concevaient de graves inquiétudes et prédisaient un terrible coup de vent ; mais on les laissait dire sans montrer la moindre émotion. Cependant le samedi matin, les plus incrédules commencèrent à ouvrir les yeux ; le baromètre baissait d'une manière effrayante ; la marée ne suivait pas sa marche régulière, et le vent changeait à chaque instant de direction. Nous étions réunis à l'évêché, quand tout à

coup, à neuf heures, le faitage du toit se souleva avec fracas sous la violence de l'orage et tomba lourdement à terre. Le reste de la matinée se passait sans autre accident, nous nous rassurâmes un peu. L'évêché, construit depuis trois ans à peine, nous paraissait inébranlable. Il est sans doute, comme vous le savez, très exposé à cause du point élevé qu'il occupe sur la colline, mais il nous semblait devoir résister à la tempête. Au reste l'Angé du Vicariat ne nous protégeait-il pas ? Après avoir consolidé les portes et les fenêtres, et fermé les serrures à double tour, nous descendîmes, le R. P. Pionnier et moi, à l'église paroissiale afin d'y prendre les mêmes précautions. Agenouillés devant l'autel, nous priâmes l'Hôte divin du tabernacle de veiller sur son temple en péril, et nous sortîmes pour nous rendre à la cure, et de là remonter à l'évêché.

“ En ce moment la circulation dans les rues est impossible ; les débris des toits, les branches de cocotiers, des planches, des ustensiles de cuisine tourbillonnent pêle-mêle dans les airs. C'est une tempête effroyable !

“ Arrivé jusqu'à l'évêché, je me hâte de m'abriter sous la grande porte d'entrée avec nos enfants indigènes. Il serait imprudent de se hasarder à l'intérieur ; car la toiture gémit, les tuiles tombent comme la grêle et dans leur chute brisent et traversent les plafonds. Tout à coup un grand et magnifique sapin, un des plus beaux ornements de l'enclos, est soulevé ; les enfants poussent un cri d'effroi ; car l'arbre se penche et s'abat avec un craquement sinistre sur la chambre du P. Montrouzier qui n'était pas encore sorti. Heureusement, le coup fut amorti par la véranda qui entoute la maison. La chute de cet arbre a même été toute providentielle ; le sapin a sauvé l'habitation en la couvrant pour ainsi dire de son corps et en l'appuyant sur le sol par son poids énorme.

“ Le P. Montrouzier put sortir sain et sauf, et nous respirions un moment lorsque, soudain, un bruit terrible domine la tempête : ce sont les tuiles qui, cette fois, se détachent en bloc, et enfoncent la toiture de zinc. La pluie, par cette énorme crevasse, entre à flots dans les appartements. Nous nous précipitons dans les corridors, dans le salon ; l'eau a



pénétré partout et endommagé les tables, les livres, les tableaux. Pour comble de malheur, un volet du salon s'ouvre avec violence ; à tout prix, il faut le refermer, sans quoi nous sommes perdus ; mais comment s'y prendre ? J'appelle au secours en retenant la fenêtre de l'intérieur, tandis que trois de nos jeunes gens, aidés du concierge, vont ressaisir le volet. Par bonheur, il y eut en ce moment quelques minutes de relâche dont nous profitâmes pour consolider la fenêtre et regagner notre abri sous la porte d'entrée.

“ Notre petite chapelle en planches était encore intacte ; je me dirigeais de son côté pour sauver le Saint-Sacrement et le déposer dans ma chambre, lorsque la tempête se déchaîna avec une nouvelle fureur. Trois fois je vis ce petit édifice se soulever sur sa base. Nous nous mîmes à prier, les enfants et moi, demandant à Dieu quelques minutes de répit, et nous attendîmes pendant une heure. Comme une heure est longue en pareille circonstance ! Pendant ce temps les persiennes, les plaques de zinc, la véranda de l'étage supérieur volaient en éclats autour de nous et allaient s'abattre à une centaine de mètres. La provision de projectiles est épuisée : il pleut toujours, le vert ne s'apaise pas ; mais qu'importe ? Je me dirige, non sans peine, du côté de la chapelle ; le jeune Hilarion m'y a précédé sans s'apercevoir que je le suis, et il y entre avant moi ; s'approcher du tabernacle renversé, le saisir, se précipiter vers la porte (car la toiture menace de tomber), l'emporter dans ma chambre, ce fut pour lui l'affaire de quelques instants. Je rentre aussitôt avec ce brave jeune homme. Je voulus m'assurer immédiatement de l'état intérieur du tabernacle ; car je craignais de trouver le ciboire ouvert et les saintes espèces çà et là. Quel ne fut pas mon bonheur ! Le ciboire était intact ; il s'était seulement penché, sans s'ouvrir, sur une des parois du tabernacle. Un fait bien remarquable, mon Révérend Père, c'est que dans toutes nos chapelles et églises, à l'évêché, à la presque ille Ducos, à l'île Nou, à Païta, partout, les saintes espèces ont été respectées.

“ A quatre heures du soir, la bourrasque se calma un peu. Le P. Pionnier, qui était resté au presbytère, vint m'annoncer que sa maison n'avait pas trop souffert. Je lui répondis

en lui montrant nos ruines, nos meubles entièrement perdus, la chambre du R. P. Provicaire saccagée. Notre pauvre église paroissiale, protégée par les bâtiments qui l'entourent, a été relativement épargnée ; nous pourrions continuer d'y célébrer les divins offices, bien qu'elle soit en fort mauvais état, la toiture et la façade ayant été gravement endommagées.

“ Vers cinq heures et demie, le calme reparut enfin, lentement et comme à regret ; on eût dit que l'ange de la justice, en remettant son épée dans le fourreau, voulait encore jeter un regard de colère sur ce champ de désastres. Dieu veuille que ce soit un adieu définitif !

“ Le presbytère, situé beaucoup plus bas que l'évêché, avait aussi beaucoup moins souffert ; c'est là que nous nous réunîmes tous vers la fin de cette terrible journée. Le P. Pionnier était heureux de donner un asile aux pauvres naufragés, comme il nous appelait : ce qui était bien vrai, puisque nos chambres étaient pleines d'eau.

“ Dans cette longue lettre, je vous ai jusqu'à présent entretenu de nos dommages particuliers. Un passage du *Moniteur*, journal officiel de la colonie, vous fera connaître les malheurs publics : “ L'aspect de la ville est navrant ; on dirait “ que nous avons supporté un long siège ; des maisons sont “ par terre, d'autres n'ont plus de toits ; toutes portent le “ témoignage de leur lutte contre le fléau ; les docks des “ transports maritimes, dans lesquels étaient déposés des “ approvisionnements pour une valeur considérable, se sont “ effondrés, en détruisant sous leurs décombres la plus “ grande partie des marchandises ; d'autres magasins, entièrement découverts, ont perdu aussi la plupart des valeurs “ qu'ils renfermaient. C'est par millions que l'on peut compter les pertes de la seule ville de Nouméa.

“ Ce spectacle si profondément triste pour les habitants “ qui assistaient à la ruine de leur fortune, à la chute de leurs “ maisons, était rendu plus épouvantable encore, s'il est possible, par l'aspect qu'offrait la rade. La mer était déchaînée par l'impétuosité de la tempête qui déjouait la sécurité, pourtant exceptionnelle, de nos rades. \* Les habitants “ semblaient oublier leurs angoisses personnelles pour suivre du regard les bâtiments qui soutenaient une lutte impossible.”

“ Pendant ce temps, plusieurs bateaux échouaient ; seize victimes disparaissaient dans les flots ; les navires à vapeur, malgré tous leurs feux allumés, se tenaient à grand’peine sur leurs ancres ; un gros vaisseau anglais, en voulant changer de mouillage, coulait à fond au côtier. *La Calédonienne*, navire de l’Etat, chassait sur ses ancres et tirait le canon d’alarme sans qu’on pût aller à son secours ; il allait se briser sur les récifs, lorsqu’une rafale, le rejetant au large, le remit flot. J’aime à voir une protection toute spéciale de Dieu sur ce bâtiment dont le commandant et l’équipage nous ont donné si souvent des preuves de leur esprit chrétien. *La Croix du Sud*, malgré ses feux et ses ancres, étaient jetée à la côte ; trois chaloupes à vapeur échouaient. Plusieurs autres bateaux ont péri, et nous ne connaissons pas tous les sinistres.

“ Maintenant, vous vous demandez sans doute avec anxiété ce que sont devenues nos stations de Saint-Louis et de la Conception pendant la tourmente. Nous n’osions pas nous interroger nous-mêmes, tant étaient vives nos appréhensions. Impatient, je me rendis à cheval dès le lendemain matin à St-Louis, d’abord pour informer de nos malheurs le R. P. Provicaire, puis pour rapporter au plus tôt des nouvelles. Vous savez que la Conception est à 8 kilomètres, et Saint-Louis à 16 kil. de Nouméa. Quel spectacle lamentable tout le long du chemin ! les arbres dépouillés de leur écorce, arrachés, brisés ; les toitures pêle-mêle, çà et là.

“ En passant près du camp de Montravel dont je suis chargé, mon premier regard fut pour ma pauvre chapelle ; hélas ! il ne restait qu’un pan de mur. Même spectacle au camp de la Vallée des Colons. Le service religieux est donc impossible dans ces deux stations, jusqu’à ce que les ruines soient relevées.

“ Mais quelle ne fut pas ma surprise en arrivant près de la Conception ! De loin tout me paraissait intact ; et de fait, grâce à Dieu, les dégâts étaient presque insignifiants. La mer, il est vrai, avait envahi le village et renversé quelques cases d’indigènes ; elle avait même, par extraordinaire, pénétré jusque dans notre jardin ; mais le vent, arrêté et brisé par la montagne, n’avait pas eu assez de violence pour causer de grands ravages.

“ —Et Saint-Louis ? m'écriai-je.

“ —Presque rien, me répondit le P. Thomassin ; je viens de recevoir cette bonne nouvelle.”

“ Oh ! béni soit Dieu, qui a bien voulu épargner cette station ! Nous avons là des constructions importantes, qui abritent 125 garçons et une centaine de jeunes filles. Quelles pertes irréparables, dans quels embarras nous serions aujourd'hui, si le cyclone y avait été aussi terrible qu'à Nouméa !... ”

“ Je me remis bientôt en route pour Saint-Louis ; quand j'arrivai, le R. P. Provicairé était déjà à cheval, se disposant à partir pour Nouméa. Mieux que nous il connaît les charges qui pèsent sur le vicariat, mieux que nous il peut sonder la profondeur de nos désastres, et pourtant de son cœur brisé par l'angoisse, mais rasséréiné par la foi, ne sortit pas une plainte. “ Dieu soit béni en toutes choses, nous dit-il ; mieux valent ces souffrances que d'autres...” Et en effet, pour le cœur du missionnaire, il y a quelque chose de plus affreux que les ruines matérielles : les ruines morales et la perte des âmes.

“ Nous nous mîmes bientôt en route pour Nouméa en emmenant avec nous le P. Rosier, directeur de nos travaux : il va avoir une rude tâche ! Tristes, préoccupés, nous chevauchions en silence, lorsque tout-à-coup, nous voyons s'avancer à notre rencontre Jérémie, un de nos enfants de l'évêché. Il est chargé d'une missive pour le R. P. Fraysse, qui la parcourt rapidement et me regarde tout ému. “ —Encore un malheur, me dit-il, ce sera le plus cruel pour nous : le P. David, parti pour la Dumbéa dans la journée d'hier, n'est pas rentré chez lui ; on me fait dire de Païta que personne ne sait ce qu'il est devenu.” Vous n'ignorez pas que le P. David est, depuis plus de six mois, curé de Païta, à 30 kil. de Nouméa.

“ Je n'hésitai pas un instant : je priai le R. P. Provicairé de me prêter son cheval, plus frais et plus dispos que le mien ; et je partis au galop dans la direction de la Dumbéa, dont nous n'étions éloignés que de onze kilomètres.

“ Les moindres événements prennent des proportions colossales dans notre e-prit, quand nous sommes sous le coup

d'une douloureuse appréhension ! J'allais donc toujours de l'avant et de plus en plus inquiet, lorsque je rencontrai un voyageur que j'interrogeai. " —Le Père, me dit-il, est venu hier à la Dumbea pour un mariage. La cérémonie s'est faite au milieu de l'ouragan ; le vent était si fort qu'il a fallu fermer porte et fenêtres pour sauver la maison ; et que le Père, pour y voir clair, a dû s'approcher d'un volet, percé de petits trous à jour. La noce a fait maigre chère, ajouta mon interlocuteur ; le P. David a déjeuné d'une boîte de sardines, après quoi il est parti. " —Vous pensez si ce récit, à moitié comique, était fait pour me rassurer. Quelle imprudence ! aller faire un mariage à une telle distance, par un temps pareil ! Sans doute, me disais-je, le missionnaire doit être toujours prêt, et toujours tout à tous ; mais quelle nécessité de s'exposer de la sorte ? Je ne vous cache pas que je maugréais un peu contre le cher P. David. J'en étais là de mes pénibles réflexions lorsque je rencontrai le courrier de Païta. " —Avez-vous des nouvelles du curé de Païta ? lui criai-je de loin ; savez-vous si le Père est rentré chez lui ? " Ce fut le Frère Ulbert qui me répondit du fond de la voiture. " —Tout va bien. Le Père a célébré la messe chez les Sœurs ce matin. Son église a été renversée par l'ouragan, mais il a pu sauver le tabernacle. A son retour de la Dumbea, il n'a pu traverser la vallée qui sépare l'Eglise du presbytère, parce que la rivière avait débordé,"

" Je termine en ajoutant les nouvelles qui nous sont parvenues de quelques stations. Les désastres sont immenses.

" *LIFOU.*—A *Chépénéhé*, la maison du Résident et les autres bâtiments ont perdu leurs toitures ; les trois quarts des cases canaques sont détruites, la moitié des cocotiers arrachée.—A *Eaeho*, l'église est renversée. La statue en fonte de N.-D. de Lourdes, pesant 4,000 kilogr., enlevée du clocher qui lui servait de piédestal, a écrasé la chapelle de *Mékéléponne* ; elle n'a pas été brisée.—A *Nathalo*, les écoles des frères et des sœurs ont subi de grands dommages ; l'église est complètement détruite, ainsi qu'une partie des cases ; on a perdu là un tiers des cocotiers et beaucoup de plantations d'ignames.—A *Gatcha*, l'église est démolie ; les maisons ont presque toutes été renversées ; les dégâts sont considérables.

“ Nous ne savons encore rien d'OUVÉA ni de MARÉ ; le cyclone a dû y faire de grands ravages, car les marins prétendent qu'il est venu de là.

“ Le P. Chapny nous écrit de l'île OUVÉA une lettre navrante et sublime de résignation : “ L'ouragan a passé chez nous avec toute sa fureur ; je n'ai plus d'asile, plus d'ateliers, plus de magasin, plus de maison, plus d'ornements, plus de livres, pas même de bréviaire. L'église seule a tenu bon, mais elle a perdu sa belle toiture en tuiles. Le vent et la mer semblent s'être entendus pour nous faire le plus de dégâts possible. Sans notre petite cave, qui heureusement est voutée, nous étions perdus. Je n'ai plus rien ; je suis littéralement, tantôt brûlé par le soleil, tantôt trempé par la pluie, égrenant mon chapelet qu'un enfant a retrouvé.”

“ A Ouraïl, les cases ont été détruites. A la presque île Ducos, la chapelle et un grand nombre de maisons ont été emportées.

“ Nouméa, qui se trouvait au centre du cyclone, a été beaucoup plus maltraité que l'intérieur de l'île. Le gouvernement a fait des pertes immenses. Si le phare est resté debout, ses dépendances ne sont plus qu'une ruine. Le lazaret est en grande partie ruiné ; les bâtiments fort considérables étaient terminés depuis peu de temps. M. le gouverneur anime et soutient les courages ; il a fait mettre 60,000 fr. à la disposition des habitants les plus nécessiteux de la ville ; 40,000 fr. seront repartis à l'intérieur. C'est un premier secours ; nous espérons que la mère-patrie viendra généreusement en aide à la colonie.

“ Veuillez prier et faire prier pour nous dans toute la Société. Le vicariat de la Nouvelle-Calédonie passe par de terribles épreuves, mais nous restons pleins de confiance et de courage au milieu de nos immenses malheurs. Que Dieu inspire aux pieux associées de la Propagation de la Foi la pensée de venir à notre aide ! Comment réparer tant de ruines sans le secours de leurs aumônes ?

“ S. HILLÉREAU, S. M.”

Une lettre du R. P. Fraysse, aujourd'hui vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie, annonce qu'un second cyclone est venu, le 10 février, aggraver la situation dans laquelle la première tempête avait mis la mission.

## VICARIAT APOSTOLIQUE DE NATAL.

[Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.]

*Lettre du R. P. Del sur, Oblat de Marie-Immaculée, missionnaire à Natal, au R. P. Martinet, de la même Congrégation.*

BASUTOLAND, ROMA, 1er décembre 1879.

“ Mon Révérend et bien chère Père,

“ ... Ici comme partout ailleurs, il n’y a pas de roses sans épines. Connaissant les Cafres comme vous les connaissez, vous n’aurez pas de peine à croire que le calice d’amertume déborde quelquefois.

“ A les prendre tels que les a faits la nature, ces pauvres Cafres sont esclaves de tous les vices. Et comment en serait-il autrement, héritiers qu’ils sont de la faute originelle et déshérités du bienfait de la révélation ? Ils sont menteurs, paresseux, voleurs et voleurs pleins de ruse, voraces jusqu’à la glotonnerie. Quant aux autres vices, est-il nécessaire d’en parler ? Ne suffit-il pas, pour en comprendre l’étendue, de connaître, d’une part, la dépravation commune à tous les hommes, de l’autre, de considérer qu’il n’y a ici, dans ces ténèbres du paganisme et sous un ciel de feu, pour faire contrepoids aux passions, ni pudeur naturelle, ni honnêteté publique ? Partout évidemment où la morale chrétienne est ignorée ou repoussée comme trop sévère, le mal ne connaît pas de bornes. Ajoutez à tout cela un orgueil excessif, et vous aurez la peinture peu flatteuse, mais ressemblante de cet *animalis homo* que nous rencontrons ici sur tous les chemins et qu’il s’agit de convertir, c’est-à-dire de rendre fidèle à Dieu et aux hommes, humble, sobre, chaste, reconnaissant, laborieux et ami de la vérité.

“ Voilà assurément un terrain bien ingrat. Trop souvent la semence n’y produit rien, pour les raisons énumérées par Jésus-Christ lui-même dans la parabole évangélique. Quel-

ques grains seulement tombent sur une bonne terre, et encore ne donnent-ils pas toujours le centuple. A vrai dire, l'œuvre est difficile, la tâche est faite pour déconcerter celui qui n'aurait pas des vues de foi très-élevées, très-indépendantes par conséquent du succès, et qui ne serait pas uniquement conduit par l'amour de Dieu dans toutes les démarches de son zèle.

“ Le Cafre, très-ingénieux pour les choses matérielles, saisit difficilement les spirituelles ; il est toujours porté à faire des rapprochements grossiers et inadmissibles. La grâce travaille visiblement quelques âmes, mais elle n'en triomphe qu'à la longue. Au lieu de conversions en masse, nous n'avons guère que des conversions isolées et malheureusement assez rares ; aussi le nombre des catholiques augmente-t-il bien lentement. Les premiers baptisés, il est vrai, s'affermirent dans la foi et ont fondé des familles catholiques : cela seul constitue un progrès incontestable ; mais qu'ils sont loin d'avoir cet esprit foncièrement chrétien qui fait de l'homme un être vraiment nouveau, cette foi vive qui inspire la crainte et l'amour de Dieu.

“ Le paganisme est extrêmement difficile à déraciner dans ces natures avilies. Toute la puissance de la parole, des exemples et même de la régénération spirituelle par le baptême ne suffit pas à l'extirper complètement. Presque toujours un Cafre reste païen par quelque fibre secrète de son être, par quelque idole profondément dissimulée, ignorée peut-être, au plus intime de son cœur ; et dans l'occasion cette mauvaise disposition se révèle. Dans les pays chrétiens, les enfants paraissent marqués en naissant des caractères de la prédestination à la vie surnaturelle ; héritiers de la foi des parents et régénérés bientôt dans les eaux du baptême, ils semblent n'arriver à l'existence que pour devenir des enfants de Dieu ; pour eux le christianisme est comme une seconde nature. La même loi d'hérédité, mais dans des conditions tout inverses, produit dans la famille cafre des effets désastreux. J'ai vu des enfants, encore incapables de distinguer le bien du mal, leur main droite de leur main gauche, danser des danses païennes avec un art infernal que l'esprit d'imitation ne suffirait pas à expliquer s'il ne s'y mê-



lait une sorte de possession satanique décuplant les aptitudes et les inclinations à la pratique du mal. Il est vrai qu'une éducation chrétienne, si elle prend l'enfant au premier âge, vient encore aisément à bout d'étouffer ces germes abominables ; mais il est certain que le mal existe à l'état de poison inoculé dans le sang, et tout ce qu'il est permis de conclure, c'est que l'éducation religieuse est le meilleur moyen d'y apporter remède ou de l'extirper.

“ Quoique très endurcis, nos païens sont néanmoins quelquefois inopinément vaincus par la grâce.

“ Vous souvient-il d'une excursion que nous fîmes un jour, à cheval, vers le sommet de nos montagnes ? Arrivés par des sentiers tortueux et abrupts en présence d'une immense grotte, dont le toit abritait un village païen, le chef de l'endroit, médecin et sorcier de grande réputation, portant à son cou quantité d'osselets magiques, vint nous saluer en avant de sa hutte, nous présenta fort courtoisement à ses deux femmes et nous fit les honneurs de son village. Sur votre invitation, j'adressai un pressant discours au vieillard pour l'engager à se convertir et à embrasser la foi des Romains. Je parlai de mon mieux, mais sans succès, comme il était naturel de nous y attendre. Deux ans plus tard, il perdit la seconde de ses deux femmes : c'était un obstacle de moins à sa conversion ; néanmoins il ne se sentit pas encore touché. Il fallait un motif dont le caractère léger de ce peuple peut seul expliquer l'efficacité. Le bon homme avait, dans son nombreux bétail, une belle jument qui mit bas un poulain à trois jambes, ce fut pour lui un argument décisif. Il vint à la mission, disant que Dieu avait fait un prodige pour l'avertir et l'amener à nous. Il entra en relations avec les Pères, fut admis au catéchuménat, reçut l'instruction nécessaire et enfin fut baptisé après les épreuves accoutumées. Aujourd'hui, c'est un parfait chrétien, qui, non content de la grâce reçue, attire après lui les membres de sa famille. Déjà quatre de ses enfants sont entrés dans les rangs des catéchumènes.

“ Dieu, il me semble, se joue ainsi de notre sagesse : d'abord, afin de prévenir nos découragements, puisque l'obstination la plus désespérante peut cesser au moment où on y pense le moins, et ensuite afin de nous apprendre à compter sur sa grâce et non sur nos raisonnements.

“ Nous avons actuellement plus de trente catéchumènes qui n'aspirent qu'au baptême et qui s'efforcent de s'en rendre dignes. Nous ne sommes point sortis encore cependant d'une situation fort modeste. Le registre de Roma porte 635 baptêmes. Ajoutez à ce chiffre celui de Saint-Michel et de Saint-Joseph de Korokoro qui est de 200, vous aurez le nombre total de nos baptisés. Parmi eux 40 environ, regrettant les oignons d'Egypte, ont regardé en arrière; 100 autres, pris surtout parmi les enfants, ont paru devant Dieu. Il nous reste donc à peu près 700 catholiques. Qu'est-ce que cela, en comparaison des milliers de païens qui nous entourent? C'est tout juste de quoi nous remplir de joie et nous récompenser de nos travaux au delà de leur mérite, puisqu'une âme a coûté le sang d'un Dieu. C'est aussi de quoi nous tenir dans l'humilité et toujours en haleine, puisque tant d'autres restent à conquérir.

“ Vous me demanderez, sans doute, si ce petit nombre de catholiques offre des garanties de persévérance, s'ils sont bons chrétiens, s'ils ont une foi éclairée et solide. A toutes ces questions je ne pourrais répondre qu'en faisant les réserves nécessaires.

“ Le Cafre est un être à part. Un rien l'abat, un rien le relève. Inconstant et léger, il déroute toutes les prévisions qu'on peut hasarder sur son compte. Je puis cependant répondre hardiment que nos chrétiens ont la foi et qu'ils en font généralement les œuvres. Or, les œuvres de la foi ici se doivent entendre dans un sens plus rigoureux qu'en France. Un cafre doit faire plus qu'un Européen pour se maintenir dans la bonne voie. Il faut qu'il se confesse, qu'il prie, qu'il communie souvent. Aussi, nous ne regardons comme bons chrétiens que ceux qui assistent les dimanches aux prières publiques, qui se confessent et communient tous les mois. Or, par la grâce de Dieu, la grande majorité agit de la sorte; plusieurs même se confessent tous les quinze jours; tous les dimanches, quelques-uns, hommes et femmes, s'approchent de la sainte Table. Enfin, nos principales fêtes de l'année sont vraiment belles et pieuses.

“ Pour arriver à ce résultat consolant, mais trop limité, la tâche est assez absorbante. Il faut les réprimander souvent,

et toujours nommément, autrement ils ne comprendraient pas; employer des comparaisons sans nombre tirées de leurs mœurs, de leurs usages ou du spectacle de la nature : c'est là ce qui les éclaire et ce qui les touche ; déclarer la guerre, une guerre à outrance, de tous les jours et de menus détails, au paganisme et à ses pratiques. Si nous ne descendions pas jusqu'aux particularités les plus minimes, nous verrions nos catholiques eux-mêmes conserver en toute tranquillité de conscience les usages les plus condamnables.

“ La sorcellerie, chez eux, est inséparable de la médecine. Ils ont une connaissance assez étendue des propriétés des plantes ; mais ils ne savent pas en faire l'emploi dans une juste mesure. Ils administrent leurs remèdes à si fortes doses que, bien souvent, ils tuent avec une substance qui aurait pu guérir. A la prescription du remède ils joignent toujours celle d'un sacrifice. C'est une chèvre, un mouton, un bœuf qu'il faut immoler aux mânes des ancêtres, et comme les ancêtres ne se lèvent pas pour consommer la victime, c'est le sorcier-médecin qui en profite. Il y a, dans les cérémonies qui se pratiquent en ces occasions, quelque chose de grand et quelque chose aussi de tout à fait ridicule, le sentiment religieux de l'âme naturellement chrétienne et les inventions absurdes d'une imagination égarée. Au missionnaire de discerner le bon du mauvais, d'utiliser l'un et de combattre l'autre. Voici un échantillon des supplications qui accompagnent le sacrifice : “ Allons ! dieux de chez nous : aidez-nous, guérissez ce malade. Qu'y a-t-il donc entre vous et nous ? Quelle faute avons-nous commise ? Venez à notre aide : secourez-nous. Nous vous en supplions.” N'y a-t-il pas là un hommage au “ Dieu inconnu ” et ne devons-nous pas, à l'exemple de saint Paul, nous emparer de cette vague aspiration pour amener au Dieu véritable nos aréopagites du Basutoland ?

“ Les ancêtres jouent un grand rôle dans tous les évènements qui intéressent la famille cafre. C'est à eux que ces pauvres gens donnent le nom de *dieux* et qu'ils attribuent la bonne et surtout la mauvaise fortune. Un enfant est-il malade, c'est sa grand'mère, ou bien tel autre de ses aïeux, qui réclame cette faible créature : il faut l'apaiser par un

sacrifice. Si l'enfant vient à mourir, il faudra user de ruse pour préserver les jours d'un second. On lui donnera un nom capable d'effrayer la divinité insatiable, ou bien on changera les vêtements de son sexe jusqu'à ce qu'il ait grandi.

“ Les Cafres ne manquent pas d'esprit, mais ils n'en attribuent pas beaucoup à leurs dieux, c'est-à-dire à leurs morts. Je ne sais si je vous ai jamais parlé de la cérémonie d'un enterrement païen ?

“ Les Cafres se débarrassent bien vite de leurs morts. Un cadavre leur suggère des pensées trop noires pour qu'ils en puissent longtemps supporter la vue. Quand il meurt quelqu'un au village, si c'est un personnage marquant, on renverse un pan de mur du parc aux bœufs (1) et l'on creuse en cet endroit une fosse à peu près circulaire et suffisamment profonde. Après le coucher du soleil, on apporte le cadavre préparé d'avance. Il est accroupi, tenant sa tête dans ses mains et ficelé, dans cette situation, avec des soins minutieux et de puérides précautions. Cette préparation est d'autant plus facile, que le corps du cafre conserve toute sa souplesse et sa flexibilité jusque dans les bras de la mort (2). Le cadavre est ainsi déposé dans la fosse, de telle sorte que la tête soit au niveau du sol, la face tournée vers l'Orient, “ car c'est de là, disent-ils, que sont venus nos pères.” Dans sa nouvelle demeure, le défunt ne doit pas rester sans nourriture. S'il venait à en manquer, il reviendrait parmi les vivants les inquiéter et leur nuire. En conséquence ils jettent dans la fosse quelques grains de *mabélé* et de maïs, quelques haricots et quelques pepins de courge, plus un paquet de chiendent. On ferme la tombe avec une dalle et on rétablit le mur démoli. Désormais, ce mort sera un dieu, gardien du troupeau de ses enfants.

---

(1) Il faut savoir que le parc aux bœufs est commun pour tout le village, dont il occupe le centre. Son enceinte, de forme circulaire, est assez généralement en pierre. C'est là que les bœufs sont ramenés à la tombée de la nuit.

(2) Nous laissons au P. Deltour la responsabilité de son assertion. Sans vouloir contredire ce qui n'est nullement impossible, nous nous permettons seulement de demander si on a bien observé le fait et si la hâte qu'ont les Cafres d'ensevelir leurs morts n'est pas la raison pour laquelle on remarque de la flexibilité dans leurs membres jusqu'à ce moment là.

“ Tout n'est pas fini là. Le Cafre qui a touché un cadavre est un homme impur ; il ne peut plus travailler à son champ, manier la pioche ; il faut le purifier, lui et la tombe.

“ Peu de jours après l'enterrement, on offre, dans le village, un sacrifice matinal. Avant le lever du soleil, un bœuf est immolé à l'âme du défunt ; c'est une sorte d'expiation pour le mort et pour les vivants. Chaque membre de la famille, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, prenant dans sa main une partie des excréments trouvés dans les intestins de l'animal, crache dessus, la jette contre la tombe, tous disant ensemble : “ Dors pour nous le sommeil de la mort.”

“ Dans ce pêle-mêle de rêveries absurdes et de pratiques ridicules auxquelles on ne peut penser sans rougir, et d'autres encore dont je ne parle pas, il ne serait pas impossible de trouver, en y regardant de près, quelques lambeaux de vérités, quelques traces de vieilles traditions. Quand il n'y aurait que la croyance à l'immortalité de l'âme au fond de toutes ces erreurs, je trouve que nos chers Basutos sont moins éloignés de la saine philosophie et surtout sont plus prêts du salut que vos académiciens matérialistes et athées.

“ Depuis quelques jours, nous avons le bonheur de posséder Mgr Jolivet au milieu de nous. Mais les instants sont comptés, et Sa Grandeur doit repartir mardi prochain pour Sainte-Monique et pour Natal, où Elle veut absolument arriver avant Noël.

“ Veuillez agréer, etc.,

“ J.-M. DELTOUR, O. M. I.”

[Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.]

Dans la guerre du Zuzuland, guerre qui a passionné si vivement l'opinion publique en général et surtout en Europe, les missionnaires Oblats de Marie-Immaculée ont montré, comme aumôniers des troupes anglaises un dévouement auquel la presse a rendu un solennel hommage. Nous croyons intéresser les pieux associés de la Propagation de la Foi en citant quelques pages du journal du R. P. Baudry. Elles renferment des détails intéressants sur un des épisodes les plus émouvants de cette longue guerre.

*Extraits du journal du R. P. Baudry, Oblat de Marie-Immaculée, missionnaire dans le vicariat de Natal, aumônier militaire des troupes anglaises.*

“ Ma première visite en arrivant au fort Evelyn a été pour l'hôpital, où j'ai trouvé une vingtaine de malades. Parmi eux il y avait un Marseillais que j'avais connu à Durban et qui s'était engagé comme volontaire. Il y avait aussi dans le fort un Breton, que je n'ai pas pu voir, parce qu'il était de patrouille. Le fort est admirablement bien situé sur une colline et, grâce aux travaux qu'on y fait, il devient de jour en jour plus formidable. La garnison se compose de deux cents hommes; c'est plus qu'il n'en faut pour défendre la place.

28 juin.

CAMP D'INGWANIGWANA.—Enfin je suis arrivé à mon poste sain et sauf, me voici au milieu de ceux dont je vais partager le genre de vie, les fatigues et les dangers. Quoique la distance qui sépare les deux camps ne soit que de 16 milles, il nous a fallu presque toute la journée pour la parcourir. La route devient de plus en plus difficile. Ce n'est qu'une suite de montagnes et de ravins, offrant une marche pénible à des mules déjà épuisées; heureusement qu'elles ont le pied sûr, autrement on n'avancerait qu'au milieu d'une succession d'accidents. De tous côtés on ne rencontre que des *kraals* (villages cafres) réduits en cendres; quelques-uns fument encore, et à mesure que nous nous rapprochons du principal corps d'armée, on constate d'une manière plus évidente les ravages de la guerre. Heureusement que tous les *kraals* sont abandonnés. Les hommes en état de porter les armes ont rejoint Cetywayo; les femmes et les enfants sont allés se réfugier dans les montagnes, loin de la route suivie par

l'armée. Les seuls êtres vivants que l'on rencontre sont des chiens qui rôdent dans la solitude. Des compagnies de vautours de grandeur prodigieuse leur disputent les restes des bœufs morts ou mourants. J'ai eu plusieurs fois l'affreux spectacle de dix à douze de ces vautours dévorant des bœufs tombés de lassitude sur le chemin et trop épuisés pour continuer la route. Il était pénible de voir ces pauvres bêtes essayer, à l'aide de leurs longues cornes, de se délivrer de ces oiseaux voraces, et ne pouvant y réussir. Leurs mugissements plaintifs disaient assez l'atrocité de leurs souffrances. J'ai bien regretté en plusieurs circonstances que les volontaires qui nous accompagnaient n'aient pas fait usage de leurs armes pour mettre fin à ces tortures.

“ 29 juin, fête de saint Pierre et de saint Paul.—Malgré la solennité de la fête, je n'ai pu dire la sainte messe, n'ayant ni autel ni ornements avec moi. J'ai laissé ma chapelle à Dundee; et Dieu sait quand et si je la retrouverai jamais. J'ai cependant eu un service religieux. M. Coar, l'aumônier anglican, vint me dire ce matin d'un air impérieux qu'il avait fixé midi et demi pour mon service, et que l'ordre du jour en faisait mention. Comme je comptais beaucoup sur cette fête pour entendre les confessions, j'allai trouver le chef d'état-major, et lui demandai s'il n'y avait pas possibilité de changer l'heure. “ Certainement, me répondit-il; quel moment voulez-vous fixer ? ” J'indiquai dix heures. Il dressa donc un nouvel ordre du jour, et je me préparai à adresser quelques mots à ces braves gens.

“ A dix heures, tous les catholiques appartenant au 13<sup>e</sup>, au 80<sup>e</sup> et au 90<sup>e</sup> régiment, un certain nombre d'artilleurs, etc., environ 400 ou 500 hommes, se réunissaient autour de moi, sur le versant de la colline regardant Uluudi. Rien de plus simple et cependant rien de plus imposant. Je m'agenouillai au milieu de ces braves, qui se tinrent debout, la tête découverte, l'arme au bras, et le livre d'office sous les yeux. Je récitai quelques prières qui furent suivies avec le plus grand recueillement. Comme je l'ai dit, c'était la fête de saint Pierre et de saint Paul; je m'inspirai donc naturellement du souvenir de la vie et de la conversion de ces deux saints. Il me serait bien difficile de redire le petit sermon que

j'adressai à mon auditoire. Il y a des circonstances qui donnent à la parole une autorité et un entrainement qu'elle serait loin d'avoir par elle-même dans des moments moins solennels. L'ennemi avait été aperçu le matin même, nous étions évidemment à la veille d'une grande bataille. J'invitai donc vivement les soldats à venir se réconcilier, afin que, s'ils devaient tomber sous la sagaie des Zoulous, ils pussent au moins mourir la conscience en paix. Mes paroles furent comprises et firent du bien, car depuis ma rentrée sous la tente du major jusqu'au soir à huit heures au couvre-feu, je fus assiégé par des soldats qui voulaient se confesser. Je n'eus que le temps de dire mon office, mon chapelet et de prendre une petite réfection. Que d'heureux mon ministère fit ce jour-là ! Ces braves me prenaient la main et la baisaient avec respect, en disant : "Maintenant, Père, je ne crains plus rien. Anparavant, j'étais continuellement tourmenté et craignais de mourir, mais je suis heureux, et verrais même la mort avec plaisir." N'est-ce pas une preuve de plus que la religion rend brave ?

"30 juin.—Ce matin, à huit heures et demie, nous nous mettons en marche. J'ai été émerveillé de la rapidité avec laquelle cette masse immense d'hommes, de chevaux, de bœufs, de wagons, s'est mise en mouvement. Aussitôt que la colonne se fut ébranlée, j'enfourchai mon humble coursier et piquai des deux pour aller faire la connaissance du commandant des cheveau-légers de Natal. J'appris qu'il était en tête de la colonne. C'est un bien brave homme et un bon catholique. Je chevauchais à ses côtés et nous causions tranquillement, quand on aperçut deux Zoulous envoyés en estafette. L'un était porteur d'une lettre fixée au bout d'une baguette selon l'usage des indigènes du pays. L'autre avait en main une longue épée. C'étaient de nouveaux messagers de Cetywayo.

"Pendant que le commandant se dirigeait vers le courrier, je m'avançai vers celui qui portait l'épée. L'idée me vint alors que ce pouvait bien être celle dont était armé le Prince impérial quand il fut tué. Je priai donc un volontaire, qui l'avait déjà arrachée des mains du Zoulou, de me la passer, et je reconnus tout de suite l'N gravée sur le



pommeau. Jusque-là les deux Zoulous n'avaient su que penser, ils tremblaient de tous leurs membres, et leur figure serait devenue pâle, si leur teint d'un noir bien foncé ne s'y fût opposé ; mais lorsqu'ils virent que j'avais reconnu l'arme et que tous les volontaires s'étaient groupés autour de moi pour considérer et toucher cette épée de Napoléon I<sup>er</sup>, victorieuse dans tant de batailles, ils cessèrent d'avoir peur. Le commandant envoya la lettre et l'épée au général en chef, et moi je continuai ma route, tout fier d'avoir été le premier à découvrir cette arme précieuse que l'on croyait perdue pour toujours.

“ Je viens de profiter d'une petite halte pour aller visiter un kraal abandonné, mais non détruit. Pour éviter tout danger et toute surprise, j'ai commencé par en faire le tour et m'assurer qu'il était bien évacué. D'autres nous y ont déjà précédés, car je remarque des signes de pillage : ce sont des pots de terre brisés, des courges écrasées, du maïs répandu de tous côtés. A l'intérieur je trouvai des peaux de bœuf, qui devaient probablement servir de nattes, des haillons, des gourdes, et une petite tabatière en paille tressée, que j'emportai comme souvenir de ma visite. Je pris également un paquet de millet que mon cheval mangea à belles dents pendant que j'écrivais mes notes.

“ Après souper, un soldat vint me remettre un billet du directeur du transport ; il me demandait où et quand il pouvait me parler pour régler une affaire de conscience. Comme j'étais libre alors, je me rendis près de lui, et le trouvai étendu sous un abri formé par deux couvertures. C'était tout le luxe que les officiers pouvaient se permettre, encore beaucoup n'en avaient pas autant, tandis que moi j'avais un bon wagon, bien fermé, avec une paillasse et un oreiller. Celui qui m'avait fait demander était un converti du protestantisme, de nouveau retourné à ses premières erreurs. Il me pria de faire cesser ses remords et de le recevoir dans l'Eglise catholique, ce que je fus heureux de faire. Sa confession une fois finie, la joie rentra de nouveau dans son cœur, et il ne savait comment me témoigner sa reconnaissance.

1<sup>er</sup> juillet. Bords du White-Umbelosi. — Cette fois-ci,

nous sommes réellement en présence d'un nombre considérable d'ennemis. Toute la journée on a été en vue du Kraal royal, et l'on a aperçu des régiments entiers de Zoulous, allant de kraal en kraal. Notre marche a été excessivement pénible, à travers un pays accidenté et couvert d'arbrisseaux épineux. Nous avons fait une foule de petites haltes pour donner aux wagons le temps de se rassembler. Dans un endroit si dangereux et en présence de l'ennemi, il était bon de se disperser, et cependant la ligne de bataille, grâce aux wagons, avait bien 2 à 3 milles de long. Deux compagnies de sapeurs ouvraient la marche et frayaient à coups de hache un passage au milieu de ces petits arbres et de ces broussailles. Pendant ce temps je me tenais un peu partout, afin de me montrer aux soldats catholiques et de profiter des haltes pour entendre leurs confessions.

“ Sur les trois heures de l'après-midi nous arrivions à un demi-mille de la rivière. J'étais devoré de soif, je suivis donc quelques volontaires qui s'y rendirent pour se rafraîchir. Je n'avais point songé à l'imprudencé de cette action. Du côté opposé, se trouve une haute colline boisée, qui commande le seul passage possible. Je revenais tranquillement, quand j'entendis des coups de fusil. Messieurs les Zoulous s'étaient embusqués sur la colline et ouvraient sur nos imprudents volontaires un feu bien nourri. Cet accident déranga les plans arrêtés d'avance. La colonne du général Wood devait, à son arrivée à la rivière, la traverser et camper sur la hauteur, mais l'attaque imprévue de l'ennemi fit changer la tactique.

“ Aussitôt l'ordre fut donné de former le *laager* à l'endroit même où nous étions ; ce fut l'affaire d'environ trois quarts d'heure, quoiqu'il y eût à couper et à transporter de gros arbres ; mais tout le monde travailla, et nos Cafres mêmes, dont j'avais précédemment remarqué la paresse, se montrèrent très-empressés à fermer avec des épines les interstices laissés entre les wagons.

“ Le général en chef renvoya alors les messagers qui étaient venus apporter l'épée du prince impérial, et fit dire à Cetywayo que, s'il ne s'opposait pas au passage de la rivière, on ne brûlerait pas ses kraals ; il lui donna jusqu'au 3 juillet à midi pour préparer sa réponse.

“ 2 juillet. — A minuit moins le quart, la nuit dernière, nous eûmes une fausse alerte, un coup de feu partit dans la direction des postes avancés, et en moins de trois minutes tout le monde était debout, sans ordre donné.

“ Je dormais tranquillement dans mon wagon, quand j'entendis les soldats s'écrier : “ Les voici, les voici, ces vilains noirs ! ” A la manière dont ils criaient et au désordre qui régnait dans les rangs, je crus que les ennemis étaient déjà sous les wagons, aussi je ne fus pas longtemps à sauter à bas du hamac (nous nous couchions toujours tout habillés et même bottés) ; mais dans ma précipitation je me sentis tirer par la barbe ; c'était mon révérend compagnon qui, moins agile que moi, cherchait un point d'appui quelconque pour l'aider à sortir de son lit. Quand je fus sur pied, j'avis tout le monde à son poste, le fusil en joue et prêt à faire feu, mais pas un Zoulou. J'offris de nouveau ma vie au bon Dieu, et je me mis à parcourir les rangs des soldats. Tous paraissaient contents de pouvoir enfin se mesurer avec l'ennemi, mais l'ennemi ne se montra pas. En revenant vers mon wagon, j'eus l'explication de cette alerte. A l'endroit où nous campions, il y a beaucoup de cactus dépouillés de leurs feuilles inférieures jusqu'à la hauteur de 5 à 6 pieds. Une des sentinelles avancées prit un cactus pour un Zoulou et fit feu. Les Cafres auxiliaires, qui l'entendirent, abandonnèrent promptement leurs postes pour se retirer à toutes jambes vers le laager. Les autres sentinelles les prirent pour des Zoulous, et de là l'alarme générale.

“ Je rentrai alors dans mon wagon, où je fus bientôt rejoint par le révérend Coar, qui tempêtait contre les Cafres, qui avaient ainsi troublé son sommeil pour rien, et il souhaitait, dans son dépit, que la sentinelle fût, pour punition, privée de sommeil pendant huit jours. Tout le monde se recoucha alors, et au bout de quelques minutes la plupart avaient oublié l'incident et étaient plongés dans un profond repos.

“ Ce matin les sapeurs sont à l'œuvre, ils déboisent un petit côteau afin d'y braquer deux canons. Dans la journée j'ai encore entendu quelques confessions. Vraiment ces pauvres soldats font preuve de bonne volonté et de foi bien

vive, en consentant à se confesser en se promenant avec moi de long en large, étant à chaque instant coudoyés par les passants, ou bien accoudés dans mon wagon à deux pas du ministre protestant. La grâce du bon Dieu les a touchés, qu'il en soit à jamais béni !

“ Il est quatre heures du soir, la musique joue un air joyeux. C'est le signal pour faire rentrer dans le laager tous les bœufs et chevaux qu'on laisse paître pendant la journée.

3 juillet. — Je viens de voir les premières victimes de la guerre, ce sont de pauvres blessés couverts de sang. La lutte est commencée. A midi, S. M. Cetywayo n'ayant pas encore daigné répondre au général, on s'est décidé à agir. Les deux canons placés sur la petite colline déboisée les jours précédents commencèrent à vomir la mitraille. Un silence morne fut la seule réponse. Au même moment, tous les corps à cheval partirent dans une direction opposée et traversèrent la rivière à un gué que l'on avait découvert la veille. Après quelques minutes d'anxiété, on les aperçut escaladant la colline et courant à toute bride dans la direction d'Ulundi. Pas un ennemi, pas un coup de feu. Quelques soldats s'emparent de la position et y établissent un piquet, les autres se dirigent vers le kraal. Déjà ils l'atteignent et vont y pénétrer quand ils sont accueillis par une vive fusillade. Les Zoulous, en tacticiens habiles, s'étaient cachés dans leurs huttes et attendaient nos cavaliers de pied ferme. Il y aurait eu témérité à une poignée d'hommes, environ 300, de vouloir résister à plus de 15,000 ennemis, tous armés de bons fusils. Le colonel faillit perdre la vie dans cette rencontre, car il fut entouré de Zoulous, et ce ne fut que grâce à sa dextérité à manier le sabre qu'il put s'en débarrasser. Voyant que toute résistance serait inutile, il se hâta d'examiner le terrain, ce qui était sa mission principale. choisit un campement qui pût être avantageux à l'armée anglaise en cas de besoin, et fit sonner la retraite. Deux hommes ont été tués dans cette reconnaissance et trois grièvement blessés. Tous supportent leurs souffrances avec courage et résignation. Quoique aucun d'eux ne soit catholique, voyant l'apathie du chapelain protestant, j'ai cru devoir leur offrir quelques consolations, qu'ils ont reçues avec reconnaissance.

“ 4 juillet, onze heures du matin.—Une bataille vient de se donner. J'en suis sorti sain et sauf : *Deo gratias!* Mais quel feu! quel tapage assourdissant! quelle fumée! C'est quelque chose de vraiment effrayant.

“ Je regrends mon récit où je l'ai interrompu hier. J'avais remarqué, après la reconnaissance, que mon révérend compagnon ne tenait pas trop à suivre les troupes désignées pour marcher vers Ulundi et qu'il aurait préféré rester dans le fort. Je le voyais rôder autour de la tente du général, et je croyais bien qu'il cherchait un prétexte pour être dispensé de la corvée. Il vint me dire que, n'ayant pu voir le général, il lui avait fait remettre une note relative aux aumôniers. Le soir donc, dans l'ordre du jour pour le lendemain, je lus : “ Les aumôniers resteront dans le fort. ” Ce fut pour moi un contre-temps désagréable qui m'empêcha de dormir. Aussi ce matin, à quatre heures, j'étais debout ; je me dirigeai vers la tente du général, et le priai de me laisser accompagner les troupes, assurant que ma présence leur inspirerait de la confiance et du courage et les aiderait à bien mourir. “ Je sais, je sais, dit le général, aussi serai-je heureux de vous voir nous suivre. ” C'est tout ce que je demandais. L'ordre du jour fut aussitôt changé, et je me disposai, tout joyeux, à me mettre en marche. J'annonçai cette nouvelle aux soldats, qui en furent enchantés. Je ne sais si la joie de partir me fit parler plus haut que d'habitude, le fait est que mon révérend apprit qu'en dépit de l'ordre du jour de la veille j'allais suivre les troupes. Il se leva aussitôt, et vint me dire quelques instants après que, puisque je partais, il avait prié le général de le laisser partir aussi, et qu'on avait obtempéré à sa demande.

“ A six heures donc les deux colonnes, à l'exception d'environ deux cents hommes laissés pour garder le fort, s'ébranlèrent dans la direction de la rivière, chaque soldat portant sur soi des provisions pour trois jours, consistant en biscuits et viandes conservées. Cinq ou six wagons de munitions nous suivaient. Contrairement à mon attente, nous passâmes le fleuve sans coup férir. Ce fut l'affaire de dix minutes. Malgré le froid du matin, les soldats entrèrent dans la rivière avec de l'eau jusqu'aux genoux. Au delà on se

forma en carré. Chaque côté du carré avait trois lignes de profondeur ; la cavalerie se déployait dans la plaine tout autour ; les lanciers fermaient la marche. C'est dans cet ordre que nous avançâmes pendant environ vingt minutes à la recherche des Zoulous, lesquels ne donnaient aucun signe de vie. On avait ordonné de ne pas détruire les kraals et surtout de ne pas les brûler, la fumée qui en résulterait pouvant gêner nos opérations. Mais cet ordre, soit qu'il n'eût pas été transmis, soit qu'il le fût trop tard, ne put être exécuté, et nous eûmes à peine passé le premier kraal, qu'une fumée noire et épaisse nous indiqua qu'il était en feu.

“ Après avoir dépassé le deuxième kraal d'environ 500 à 600 mètres, nous fîmes halte en face d'une petite maison en briques qui avait servi de magasin à un marchand catholique. Les murs seulement restaient debout ; mais dans l'intérieur il y avait un cadavre, celui d'un des soldats tués la veille dans la reconnaissance. Pendant que les ingénieurs abattaient les murs de la maison, quelques soldats se mirent à creuser une tombe pour y déposer les restes de leur camarade. Au moment où ils remplissaient ce devoir fraternel, on entendit du côté opposé une fusillade terrible. Les Basutos, nos alliés, venaient de découvrir les Zoulous cachés dans des ravins boisés, et c'était sur eux que se dirigeait ce feu de peloton. Il n'y avait pas de temps à perdre. Un des murs de la maison, en tombant, recouvrit la fosse ; le clairon sonna ; et en un instant tout le monde fut à son poste.

“ Aussitôt que le premier coup de fusil fut tiré, on vit une foule de petits feux s'allumer comme par enchantement dans les ravins des montagnes qui nous entouraient, et en même temps sortir du kraal royal des masses épaisses de Zoulous. Le sol en était tout noir. Les Basutos, qui avaient découvert l'ennemi, se replièrent lentement vers le carré, en déchargeant leurs carabines ; mais aussitôt que les Zoulous eurent atteint leur kraal, ils se cachèrent derrière leurs huttes, et de là ouvrirent un feu bien nourri sur les Basutos. Dès lors, la lutte n'étant plus égale, ces derniers durent se replier promptement sur le carré. L'artillerie commença alors à tonner. Plusieurs bombes furent lancées au milieu de ces masses noires et durent faire de grands ravages. Les Zou-

lous un peu surpris se dispersèrent ; mais, en espaçant leurs rangs, ils continuèrent de marcher vers nous rapidement. En même temps, nous aperçumes des flancs des montagnes sortir des milliers de guerriers. Moins de douze minutes après le premier coup de feu, nous étions complètement cernés par au moins 25,000 ennemis. Nous étions à peine 5,500. Heureusement que nous avions une bonne position, une petite élévation dans une large plaine.

“ Aussitôt que la cavalerie fut rentrée dans le carré, la bataille s’engagea sur toute la ligne. Elle ne fut pas longue, mais elle fut terrible. Les soldats épuisèrent leurs soixante-dix cartouches, et le feu des Zoulous était aussi bien nourri que celui des Anglais. Je crus bien que je ne sortirais pas vivant de ce carré. Au milieu de ces nuages de fumée et de poudre, il était bien difficile de distinguer les blessés ; beaucoup étaient atteints et continuaient néanmoins à se battre. Les chevaux paraissaient effrayés et on les voyait trembler de tous leurs membres. J’aperçus dans la bagarre un petit jeune homme de Durban qui s’était engagé comme interprète et qui était affolé de peur. Quoiqu’il fût protestant, il me suivait partout, pensant peut-être qu’il serait plus en sûreté à mes côtés. Enfin, le feu se ralentit, et les Zoulous commencèrent à se replier. Un hurra s’éleva de nos rangs. Ce fut le signal de la fuite de l’ennemi. Aussitôt, le carré s’entr’ouvrit et laisse passer les lanciers et tous les corps à cheval, qui se précipitent à la poursuite des fuyards.

“ Les pertes, de notre côté, furent peu considérables. Nous n’eûmes à déplorer que quelques morts, un seul était catholique. Je l’enterrai sur place. Il y eut environ quatre-vingt-dix blessés, dont plusieurs très-dangereusement. Tous sont maintenant là couchés par terre ou sur des lits de sangle et supportent leurs peines avec la plus grande patience. Il y a environ une quinzaine de catholiques parmi eux. J’ai entendu la confession de ceux que je croyais en danger ; j’ai aussi donné des consolations à tous indistinctement.

“ La poursuite dura une heure, après quoi les cavaliers revinrent ayant chassé les ennemis jusque dans les montagnes. Les Zoulous se groupèrent sur les sommets et, de là, semblaient nous défier encore, quand on fit avancer une

grosse pièce d'artillerie qui leur envoya plusieurs abus. Cette manœuvre produisit sur eux l'effet d'une pierre lancée au milieu d'une fourmilière; les Zoulous se hâtèrent de disparaître.

“ On s'avança alors, toujours dans le même ordre, vers le kraal royal, où l'on déjeuna, puis les curieux allèrent visiter le château de S. M. Cetywayo. C'est un palais en planches couvert en feuilles de tôle, et composé de quatre petite pièces. En fait de meubles, on ne trouva que des bouteilles vides, ce qui prouve que Sa Majesté ne dédaignait pas la boisson des blancs. Pendant le combat, le roi s'était tenu à couvert, derrière son kraal. En voyant ses troupes fuir, il avait rétrogradé au plus vite dans les montagnes. Chacun alors se mit à la recherche d'un souvenir. Je fis comme les autres, et fus assez heureux pour me procurer un bouclier blanc, des assagaies, des balles, de la poudre, etc. Fier de ces trophées et remerciant Dieu, je repris avec les troupes le chemin du camp que nous avions quitté le matin. Les blessés, portés sur des litières, souffraient horriblement pendant la route. Vers les quatre heures du soir, nous rentrions dans nos positions. Ainsi s'est terminée cette glorieuse journée du 4 juillet; elle a été une belle réparation des défaites subies précédemment par l'armée anglaise.

“ BAUDRY, O. M. I.

---



# MISSIONS D'AMÉRIQUE.

[Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.]

## ÉTATS-UNIS.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA CAROLINE SEPTENTRIONALE.

*Lettre de Mgr Gross, vicaire apostolique de la Caroline septentrionale, à MM. les membres des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

“Wilmington, 20 mai 1880.

“Messieurs,

“...C'est le 3 mars 1868 que S. S. Pie IX, ému par les sollicitations du concile général de l'Eglise des Etats-Unis tenu à Baltimore, érigea la Caroline du Nord en vicariat apostolique et en confia l'administration à Mgr Gibbons, élevé depuis au siège métropolitain.

“Le zèle du prélat pouvait se déployer dans un vaste champ; car l'Etat de la Caroline septentrionale comprend 50.000 milles carrés, étendue à peu près égale à celle de l'Angleterre, et sa population est de 1,200,000 habitants, la plupart écossais, anglais ou allemands d'origine. A son arrivée, Mgr Gibbons ne trouva que 800 catholiques, dispersés dans tout le vicariat et, pour auxiliaires, il n'avait que trois prêtres. Ses moyens d'action étaient donc bien inférieurs à la tâche qu'il devait remplir. Il ne suffisait pas en effet de pourvoir aux besoins de quelques centaines de catholiques; il fallait encore accroître le troupeau par des conversions nombreuses.

“Le premier soin de Mgr Gibbons fut d'augmenter le nombre de ses prêtres. Il visita diverses missions jusque-là peu importantes; il établit des écoles dans les centres catholiques et fit venir les sœurs de la Merci pour instruire les

jeunes filles. Grâce à la générosité d'un prêtre qui lui offrit une vaste ferme, il fonda un monastère de religieux Bénédictins et un collège florissant pour les garçons. Sous l'impulsion de son zèle apostolique, de nouvelles missions prirent naissance et quelques années après, ce pays, qui jusque-là n'avait été qu'un désert au point de vue spirituel, commença à fleurir et à porter des fruits. Outre les nombreuses familles gagnées à la religion et disséminées en divers endroits, il y a maintenant trois paroisses uniquement composées de convertis. Les quelques prêtres de Mgr Gibbons, animés par la piété et le dévouement de leur chef, ont obtenu une riche moisson.

“ On est étonné de voir les sentiments admirables de ce peuple ; son respect pour la religion est illimité. L'incrédulité ouvertement professée partagerait la honte qui s'attache d'ordinaire à l'immoralité publique. Ainsi, il y a deux ans, l'élection d'un sénateur de l'Etat fut annulée pour cause d'infidélité. Il n'y a pas de district qui n'ait un local destiné aux réunions du culte.

“ Permettez-moi de vous raconter quelques traits édifiants.

“ Un des prêtres avait visité une partie du pays où aucun missionnaire n'avait pénétré avant lui, et il avait converti une famille composée de douze personnes. Maintes fois, le chef de la maison avait fait l'éloge de la piété de ses ancêtres. Un jour qu'ils visitaient ensemble le cimetière, le missionnaire lui dit :

“ — Je suppose que tous vos parents, qui sont enterrés ici, ont reçu au moins le sacrement de baptême ?

“ — Oh non ! répond le converti : aucun peut-être ne l'a reçu.

“ — Comment ? Ils étaient religieux et ils ont fait si peu de cas de ce sacrement ?

“ Sans doute, ils croyaient au baptême ; mais ils n'ont pas voulu le recevoir des mains des prédicants pour ne point s'associer à leur secte. Ils ignoraient la vraie foi ; mais ils savaient bien que les sectes dissidentes du protestantisme ne pouvaient être l'Eglise du Christ.”

“ J'ai parlé de trois paroisses uniquement composées de néophytes. Dans la conversion de l'une d'elles, le doigt de

Dieu s'est montré visiblement. Cette mission possède à Newton-Grove une église dédiée à saint Marc. En 1871, un médecin de cette localité, éloignée d'une centaine de milles de toute chapelle catholique, lut dans le *New-York Herald* un sermon de l'archevêque, Mgr J. Mac-Closkey. Assailli depuis longtemps par des doutes sérieux, il fut profondément impressionné par ce discours qui n'était qu'un exposé solide et lumineux des principes du catholicisme. Comme il ne connaissait aucun fidèle, la pensée lui vint d'écrire une lettre avec cette seule adresse : " A l'un des prêtres catholiques de Wilmington." La missive fut remise à un ecclésiastique de la ville ; une correspondance active fut échangée de part et d'autre et, quelques mois après, cet homme de bonne volonté faisait sa profession de foi avec tous les membres de sa famille entre les mains de Mgr Gibbons. Cette conversion émut le district de Newton-Grove ; on attaqua vivement le nouveau catholique, dont les affaires souffrirent même considérablement ; mais il demeura intrépide. Bien mieux, il résolut de communiquer aux autres le don divin qu'il avait reçu. Entouré de parents et d'amis, il commença par les instruire, et tous, les uns après les autres, entrèrent dans l'Eglise.

" Il sut profiter pour faire le bien de l'autorité que lui donnait son habileté professionnelle. Assis au foyer de familles où n'auraient pu être admis ni un prêtre, ni même un simple fidèle, il expliquait d'un ton animé et sincère les principes de notre foi et réfutait vigoureusement les odieuses calomnies dont elle est l'objet. Il achetait des brochures de propagande et les distribuait. Enfin, grâce à lui, le missionnaire put faire une première visite à Newton-Grove. Il prêcha en plein air ; malgré le froid intense, une nombreuse assemblée voulut entendre de sa bouche la parole divine. On régla alors que, tous les deux mois, il y aurait un service régulier dans le comté. Toute la population s'y rendait. Ignorants et curieux entouraient par centaines le prêtre ; ils voulaient le voir et l'écouter. On éleva d'abord une espèce d'abri provisoire pour le culte. Mais, pour ne pas exposer les mystères sacrés au ridicule en les célébrant devant un peuple encore imbu des idées protestantes, le missionnaire

offrait le saint sacrifice dans la maison du principal converti, et les nouveaux fidèles y assistaient pieusement. Le dimanche, à onze heures, avait lieu le service public, consistant en prières, chants, lecture de l'Écriture sainte et un long entretien sur quelque point de la doctrine catholique. On continua ainsi pendant plus d'un an, et les familles entraînaient les unes après les autres dans le bercail de Jésus-Christ.

“ Cependant le démon ne pouvait pas céder la place sans combat. Les sectes s'unirent donc pour arrêter les progrès de la foi naissante, tinrent des assemblées tumultueuses où le catholicisme était tourné en dérision et interdirent au peuple d'assister aux cérémonies et de lire des livres papistes. Vains efforts, les esprits ignorants mais sincères, voulurent s'éclairer et suivre les inspirations de leur conscience. Après la conversion d'un certain nombre de familles, on bâtit une église et une école. Le noble médecin eut encore l'honneur de commencer l'entreprise ; il offrit une somme considérable, et en peu de temps le temple fut terminé et consacré. Mgr Gibbons vint, et il administra le sacrement de confirmation aux heureux néophytes. La plupart, appartenant à la partie la plus respectable de la population, possèdent de vastes fermes. Leurs bons exemples, leur instruction personnelle et leurs familles nombreuses contribueront sans nul doute à gagner à l'Église le district tout entier.

“ Une autre mission, de fondation récente, doit son origine à quelques colporteurs irlandais qui s'établirent dans un endroit où aucun catholique n'avait encore résidé. Ils s'allièrent aux familles du pays et appelèrent un prêtre pour les instruire et leur administrer les sacrements. Lorsqu'un certain nombre de catéchumènes eurent été baptisés, une église et une maison d'école furent construites.

“ Aujourd'hui, neuf missionnaires seulement sont occupés au ministère évangélique dans le vicariat. Des conversions s'opèrent de tous côtés et les stations se multiplient. Les prêtres, hélas ! ne peuvent accorder aux paroisses les soins nécessaires à cause de l'immense étendue de chacune d'elles. Celle de Wilmington, par exemple, a une longueur de 300 milles.

“ Outre les blancs, nous avons des nègres au nombre de

plusieurs centaines de mille ; tous vivent dans une ignorance déplorable. Nous désirerions pouvoir les confier aux soins des Pères de Saint-Joseph qui consacrent leur vie exclusivement à cette œuvre. Présentement nos noirs catholiques assistent aux offices avec les blancs ; mais ceux qui ne sont pas encore convertis refusent de fréquenter l'église, parce que la disposition du local ne permettant pas de les séparer des blancs, ils craignent l'antipathie de ces derniers. Pour atteindre cette race abandonnée et dégradée, naguère encore soumise au joug de l'esclavage, il faudrait un clergé spécial qui pût lui donner tout son temps et toute son attention. Nous ne pouvons faire, hélas, en leur faveur, que ce que nous permettent nos faibles ressources et le nombre limité de nos prêtres.

“ Laissez-moi vous dire en finissant que, si des conversions ont eu lieu dans cet Etat, si la mission possède des ouvriers, nous en sommes redevables surtout aux secours pécuniaires que vous nous avez accordés. Dieu vous a choisis pour être les coopérateurs de son œuvre ; humainement parlant, elle aurait échoué sans votre généreux concours. Au nom de Dieu, au nom des milliers de catholiques du vicariat, veuillez recevoir les remerciements dus à vos libéralités.

“ J'ai l'honneur de me dire

“ Votre obéissant serviteur en J.-C.

“ † MARK S. GROSS,

“ *Vicaire apostolique de la Caroline du Nord.*”

# HOUPÉ MÉRIDIONAL (Chine).

[Les Missions Catholiques.]

---

*Le R. P. Benjamin, des Mineurs Observantins, missionnaire au Houpé méridional, écrivait de Kin-tchéou-fou, le 15 avril 1880 :*

D'autres vous auront appris la mort de M. Aymeri, procureur des lazaristes ; c'est un homme qui a droit à notre reconnaissance. Nous avons fait un service solennel pour le repos de son âme, et Sa Grandeur a prié ses missionnaires de dire une messe à la même intention.

Le jour de Pâques, nous avons eu une alerte. A peine étions-nous à table nous nous aperçûmes que le feu était à une maison voisine. Le vent nous envoyait une fumée épaisse, et les flammes menaçaient de nous condamner à un départ précipité. Déjà Monseigneur s'apprêtait à mettre en lieu sûr les archives et les objets principaux. Heureusement le vent donna aux flammes et matières en feu une autre direction. Nous allâmes ensuite nous prosterner aux pieds du saint sacrement. Au bout de quelques instants, tout danger avait disparu ; grâce à la divine Providence, nous en avons été quittes pour la peur.

Nous avons failli, ces jour-ci, avoir un martyr. Quelques familles de Pe-li-tso s'étaient converties, il y a un an ; elles envoyèrent en février dernier une ambassade près de Monseigneur pour qu'il leur accordât un missionnaire. Sa Grandeur, accédant à leurs désirs, chargea de cette nouvelle station le P. Joachim Lo, prêtre indigène. Celui-ci se mit aussitôt en route, guidé par ses chrétiens ; il arriva le 25 du même mois à sa destination. La famille Jang le reçut avec joie.

Les premiers jours se passèrent en paix : le Père ne s'occupait que de son ministère, instruisant les nouveaux convertis, leur expliquant le catéchisme et leur apprenant les prières.

Le temps libre était employé à satisfaire la curiosité des païens et à prêcher les vérités de notre sainte religion. Tout allait à merveille, aussi le démon jaloux de ce triomphe, envoya ses émissaires. Le 18 mars, une centaine d'individus arrivèrent avec leurs barques. Mettant pied à terre, ils vinrent s'amuser devant la résidence du Père. C'était un jeu superstitieux et immoral destiné à apaiser le dragon et les mauvais génies de l'eau. Un instant après, cessant de jouer, ils se présentèrent à la famille Jang pour demander des sapèques et pour la forcer à leur préparer à manger. La famille Jang refusa poliment, affirmant qu'elle adorait le vrai Dieu et qu'elle ne pouvait concourir à encourager des jeux défendus.

Grande colère des païens. Le Père tâcha de les calmer et s'appuya sur l'approbation de l'empereur et sur l'autorisation donnée de prêcher librement l'Évangile dans tout le céleste empire.

Il lui fut répondu qu'on ne l'admettait nullement dans cette contrée et qu'on ne permettrait jamais que quelqu'un l'embrassât, que celui qui le ferait sentirait leur vengeance, qu'il fallait enfin que lui, missionnaire, partît au plus vite, autrement, on le chasserait à coups de bâton.

Obeir à une injonction aussi injuste eût été une faiblesse, c'était fermer tout accès pour l'avenir au missionnaire et à la religion. Plein de zèle pour le salut des âmes, il resta et continua à enseigner avec bonté les chrétiens et les païens, faisant tous ses efforts pour réfuter les calomnies et les erreurs. Le feu qui n'était pas éteint, couvait sous la cendre. Les esprits malveillants saisirent une autre occasion.

Le 2 mars, le tambour appela le peuple à la fête populaire du Dragon, pendant laquelle on promène une pièce de soie rouge découpée en forme de serpent. De toutes parts on accourt, les rangs se grossissent, une agglomération de 600 personnes se forme et se met en marche. L'agitation commence et cette troupe furieuse se dirige vers la maison habitée par le missionnaire. Plusieurs hommes se ruent avec rage sur la grande porte qui en ferme l'entrée et essayent de l'enfoncer. Le tambour animait cette masse furibonde. La porte cède, on pénètre dans l'intérieur, les cloisons sont brisées, notre pauvre missionnaire se trouve au milieu d'une

populace enragée. Très peu avaient vu le prêtre, et comme il était assis à sa table pour écrire une lettre, les uns disaient c'est bien lui, les autres soutenaient que non. Pendant ce temps, le peuple avide de butin enlève les caisses, le lit, les ornements. Les plus cruels tombent sur le Père, l'accablent de coups, enfin le saisissent par les cheveux, l'entraînent hors de la maison, le jettent à terre, lui arrachent ses habits, le frappent, lui lancent des pierres; une en particulier très grosse manque de lui briser l'épine dorsale. Le pauvre Père s'évanouit. Alors, deux vieillards demandent grâce, finissent par calmer les esprits et dispersent peu à peu les persécuteurs.

Tous croyaient que le missionnaire aurait succombé; le Seigneur heureusement veillait sur lui; après quelques heures de repos, il reprit connaissance, il lui semblait sortir d'une longue léthargie. Tout étant rentré dans le silence, on lui donna des habits pour se couvrir, puis on le porta dans sa maison où il revint de ses émotions.

C'était fini, il était nécessaire de songer à la retraite pour ne pas s'exposer à une nouvelle scène plus funeste, C'est pourquoi, profitant des ténèbres de la nuit, le Père, tout meurtri par les coups, gagna les rives du fleuve, monta en barque et descendit chez Monseigneur.

Sans perdre de temps, Sa Grandeur porta plainte aux autorités civiles; l'accueil fut fort gracieux, les promesses brillantes, mais rien ne fut fait. Après un mois et demi, nous en sommes au même point. Les malfaiteurs se vantent de leur victoire, et nous perdons notre prestige.

Pour cette raison, je me suis adressé au consul français, car j'espérais obtenir par ce haut fonctionnaire réparation et justice. Hélas ! une seconde lettre, en date du 19 mai, m'apprend que le mandarin n'a pas tenu ses promesses. Il a fait simplement remettre au Père Joachim cent ligatures. Il a fait ensuite saisir Jang, qui avait donné l'hospitalité au Père, lui a reproché d'avoir introduit le missionnaire, de s'être fait chrétien, puis il l'a jeté en prison. On vient de brûler la maison d'un autre fidèle. Vous comprenez nos tristesses.

---



## NOUVELLES.

[Les Missions Catholiques.]

CHINE — Mgr Cosi, vicaire apostolique du Chan-tong, nous écrit de Zi-nan-fou :

“ En revenant du synode épiscopal dans la capitale du Chan-si, j'ai visité plusieurs chrétientés, dans lesquelles j'ai trouvé un grand nombre de néophytes bien instruits.

“ Sui-kia-se, la première station où je me suis arrêté, est une ville de la préfecture de Lao-lin. Quelques habitants de cette importante localité étant venus à Zi-nan-fou pour s'instruire de la doctrine chrétienne, se décidèrent à embrasser la vraie foi et me demandèrent un prédicateur pour leurs compatriotes. J'envoyai le P. Mathieu Hu; à son arrivée beaucoup d'habitants se firent inscrire parmi les catéchumènes. Mais un païen puissant, furieux de ces conversions, fit venir des ministres anglicans qui ouvrirent une école et bâtirent un temple. La famine arriva sur ces entrefaites. Grâce aux sommes énormes qu'ils recevaient du comité de secours de Shang-hai, les protestants se gagnèrent un grand nombre de prosélytes. Ils nourrissaient les habitants de plus de trente villages, et les pauvres affamés, pour plaire à leurs bienfaiteurs, se disaient leurs adhérents. Mais, lorsque la disette fut finie, les secours de Shang-hai n'arrivant plus, les néophytes se dispersèrent : les uns retournèrent au paganisme, d'autres se firent catholiques. Une vingtaine seulement restèrent fidèles aux prédicants, parce qu'ils recevaient d'eux un salaire. Parmi eux se trouve un apostat qui faisait autrefois l'école aux enfants catholiques et qui touche chez les ministres un fort traitement. La main de Dieu ne tarda pas à s'appesantir sur lui. Peu à peu, il a été obligé de vendre tout son avoir et il est aujourd'hui complètement ruiné. Ce malheureux avait deux enfants déjà baptisés. Il y a deux ans, son second fils, âgé de dix-huit ans, tomba gravement malade et fit une mort effrayante. Quelques heures avant d'expirer, il criait que le diable se tenait près de son lit et voulait l'emmener.

L'aîné, qui avait assisté à la mort de son frère, s'est converti.

“ Une autre chrétienté, celle d'Ubedou, doit son commencement à de jeunes étudiants. Le P. Philippe, passant par ce pays, s'arrêta dans une pagode pour se reposer. Beaucoup de curieux vinrent le voir et il se mit à leur prêcher. Cette instruction détermina plusieurs jeunes gens à se faire chrétiens. Ils reçurent le baptême et leur exemple fut suivi par un grand nombre d'autres. J'ai administré, dans cette localité, le sacrement de la confirmation à quatre-vingt personnes.....”

ETATS-UNIS. — Le *Baptist Weekly*, de New-York, contenait dernièrement cet aveu :

“ Les prêtres papistes les plus distingués par leur savoir et leur influence, se portent partout où le catholicisme est le plus faible, dans les contrées les plus désolées, acceptant volontiers les difficultés et la pauvreté, pour peu qu'ils puissent servir la cause à laquelle ils se consacrent tout entiers.”

La feuille protestante ajoutait :

“ On ne trouve pas chez les prêcheurs baptistes un tel zèle. Faut-il donc avouer que “ l'erreur et la superstition ” ont plus de puissance que la lumière du pur Evangile pour susciter d'admirables dévouements ? ”

Le *Frecman's Journal*, de New-York, citant ce passage, demande si le *Baptist Weekly* croit sérieusement qu'un ministre avec femme et enfants s'exposera de gaieté de cœur à l'insalubrité des climats, à la misère, à l'isolement, aux tortures, à la mort. “ Qui a, dit-il, jamais entendu parler d'un Marquette, baptiste ; d'un de Smet, presbytérien ; d'un François-Xavier, méthodiste ? Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. Que l'on nous montre donc le martyrologe protestant ? Le *Baptist Weekly* n'est pas assez cruel pour vouloir qu'un jeune missionnaire nouvellement marié s'en aille évangéliser le centre de l'Afrique, ou passer sa lune de miel au milieu d'une tribu d'Indiens, décimée par une fièvre contagieuse. Quel mobile peut le pousser à s'exposer à la mort ? Prendre soin de sa famille, n'est-ce pas son premier devoir ? Le *Baptist Weekly* est bien étourdi en attendant de lui le uagnanime désintéressement d'un prêtre papiste.”